



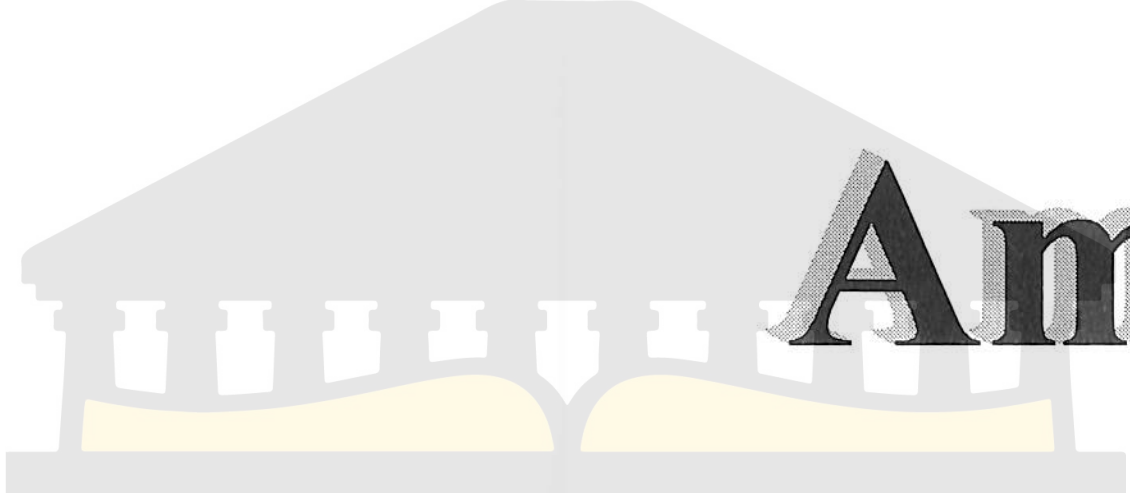
Dr RAHMANI Bachir

AMRIR



**Mémoires et déboires
d'un Médecin
du Douar**

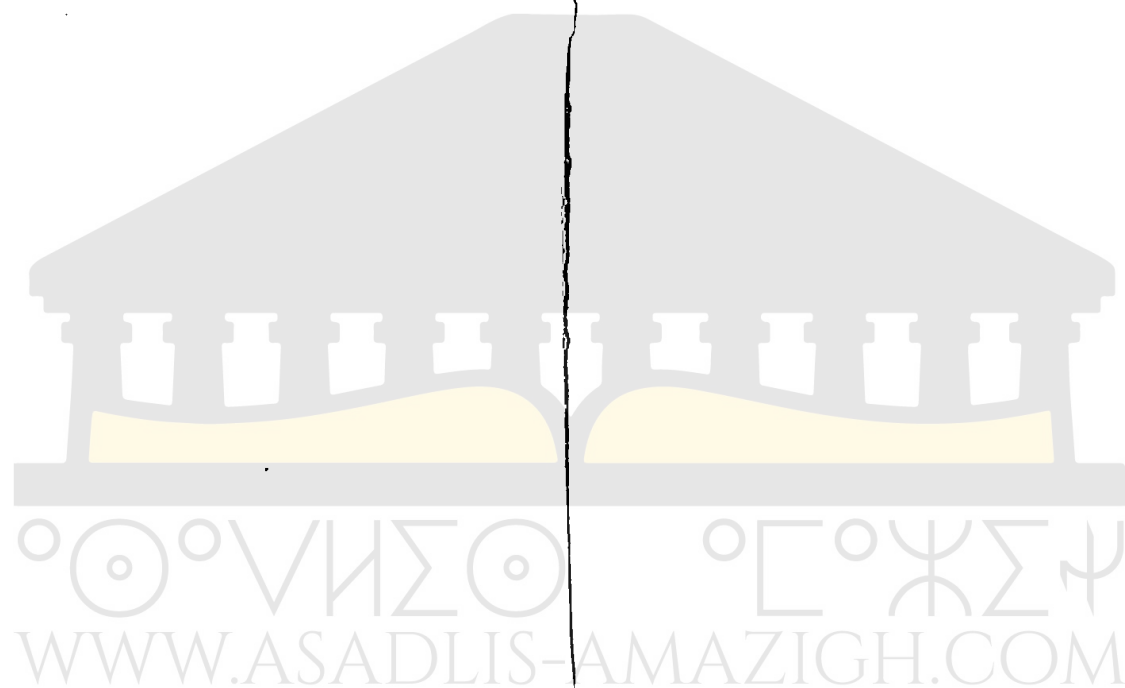
Dr. Bachir RAHMANI



Amrir

**Mémoires et déboires
d'un Médecin
du Douar.**

A ma feuè mère...



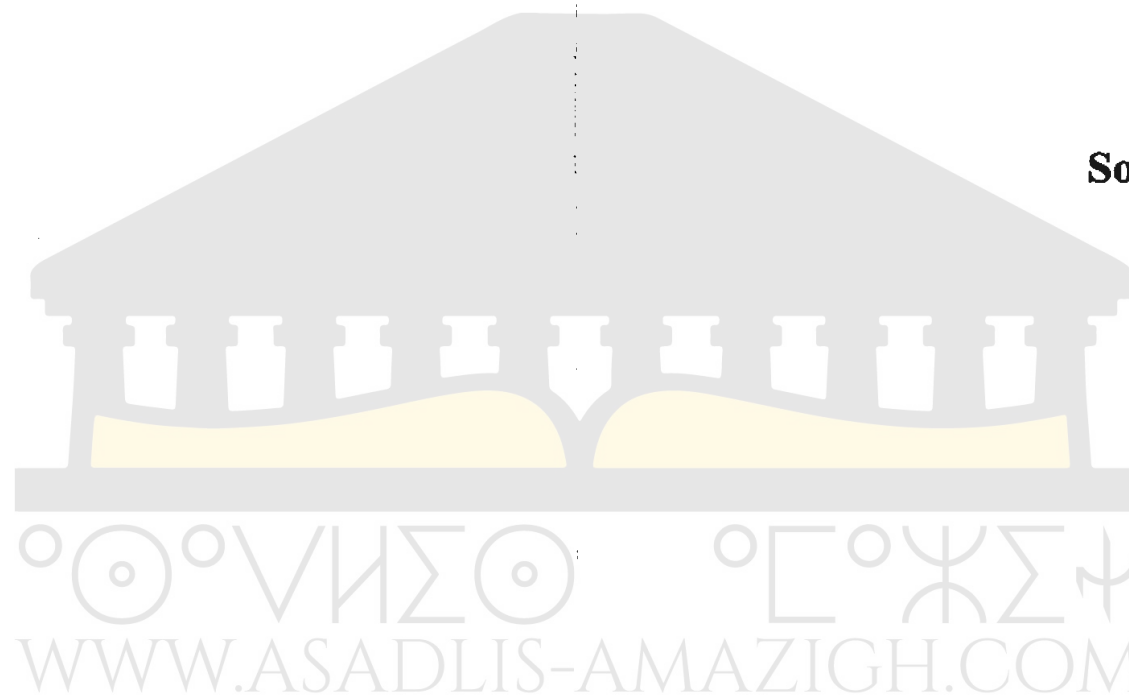
DEDICACES



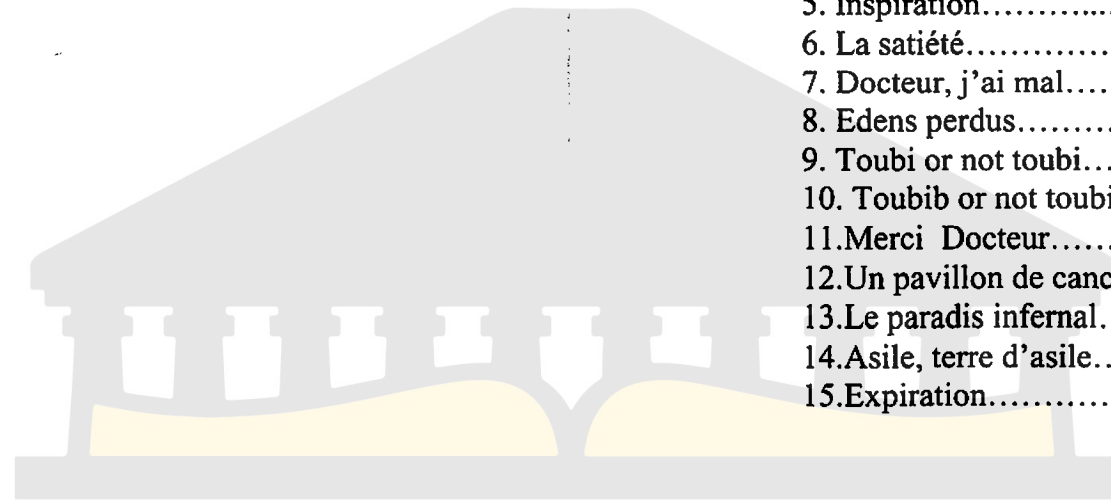
*Tendres pensées,
A mes amis de faculté,
Un diplôme nous a réunis,
Un autre nous a séparés,
Entre les deux,
Quelques années,
Valant toute une vie...
A ceux qui ont contribué,
De loin ou de près,
A la sortie de ce modeste livret...
A: Säïd Charif
B.Wadi , l'illustre M'hand Haba,
Et au Dr L.Mokhtari...
A ces patients,
Raison d'être des médecins, Patients,
Confiant corps et âmes,
Confiants,
A des hommes et des femmes,
Qui ne leur en garantissent point
l'issue...
A tous mes confrères,
Quelqu' en soient les horizons...
Je dédie ce livre.*



Sommaire

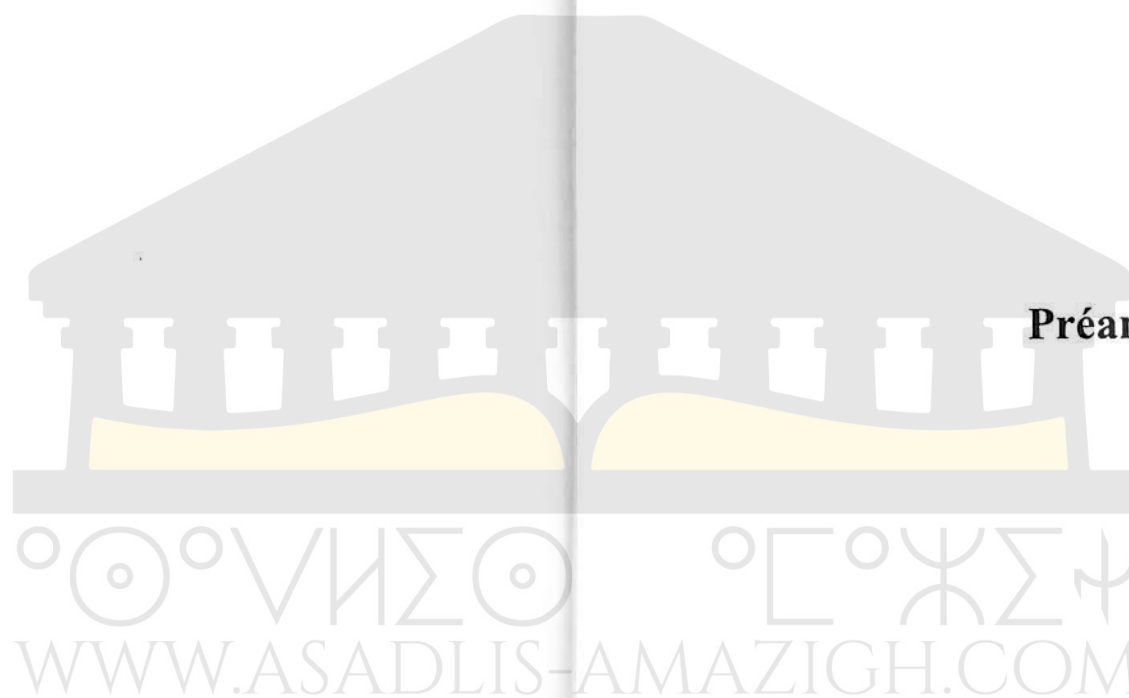


1. Sommaire.....	P11
2. Préambule.....	P15
3. Etrange tranche de nuit.....	P19
4. Le bourg.....	P25
5. Inspiration.....	P41
6. La satiété.....	P47
7. Docteur, j'ai mal.....	P62
8. Edens perdus.....	P69
9. Toubi or not toubi.....	P82
10. Toubib or not toubib.....	P86
11. Merci Docteur.....	P130
12. Un pavillon de cancéreux.....	P135
13. Le paradis infernal.....	P156
14. Asile, terre d'asile.....	P202
15. Expiration.....	P206



WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Préambule



Une mère assiste de loin, horrifiée, au drame qui se déroule devant ses yeux : son fils, la trentaine, renversé à bord de son tracteur finit sa course folle dans un épais nuage de poussière, au fond de la vallée, cloué au sol par le poids de l'engin...

Essoufflée, elle arrive juste à temps pour entendre ses dernières paroles prononcées dans un soupir d'agonie et un bain de sang...

Il n'y a pas âme qui vive à des heures de marche à la ronde, aux profondeurs de la montagne.

Une jeune maman berce son bébé tenu tantôt dans ses bras, tantôt sur ses genoux. Ses cris stridents, inexpliqués remplissent le silence de la nuit qui s'annonce longue. Elle prend son mal en patience jusqu'au lever du jour...

Un vieillard, mordu par un serpent particulièrement venimeux six heures plutôt, est ramené au beau milieu de la nuit dans un état de choc...

Il ne s'en sortira pas...

« Amrir », « docteur » en Tamazight, n'est pas un roman, et sans romance aucune, relate une partie du calvaire et recueille quelques écueils inhérents à l'exercice médical en campagne, avec tout l'amalgame conséquent face à une population méfiante qui a sa propre façon de voir, avec laquelle il est dur d'être plébiscité, mais où la médecine, par médecins interposés, tente de pousser la proximité et l'accessibilité jusqu'aux ultimes limites possibles...

S'interroge dans une tentative de comprendre... Il est pratiquement impossible de se rappeler tous les cas de figure, mais quelques uns, qui me reviennent

*spontanément en mémoire, pas forcément marquants, ont
été rapportés, surtout que je ne tiens pas de journal
particulier mis à jour.*

*Par ailleurs, l'auteur n'étant pas un virtuose du verbe,
oral et/ou écrit, ce modeste essai est bel et bien en deçà
de l'amère réalité.*

*Loin de moi la prétention de rééditer un André Soubiran,
ou une E.Seifert, ne possédant point les talents d'un
écrivain confirmé et ne disposant pas d'un nègre
susceptible de pallier à cette carence , je me limite au
strict environnement qui m'entoure, une portion de
l'Algérie profonde, encastrée parmi ses montagnes
rocheuses et rocailleuses, un bout de pays donnant
l'impression d'être à l'abri de tout mais à la merci de la
douleur, qu'un docteur ne peut manquer de ressentir dans
toute sa dimension et tente de conter...*

Dr B. Rahmani

☆☆☆

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Etrange tranche de nuit...

...**J'**entends vaguement tambouriner à la fenêtre de la chambre à coucher avec la nette impression que cela se passait dans un quelconque mauvais rêve, mais les coups répétés, insistants m'obligèrent à jeter un œil paresseux à la pendule de chevet : deux heures trente-cinq du matin.

Ma femme, dans un demi-sommeil me rendit à l'évidence : on frappe à la fenêtre, murmura-t-elle... Il m'a semblé que je venais tout juste de m'assoupir.

Sincèrement, m'arracher à la douillette chaleur du lit à une heure aussi tardive me coûte un effort démesuré. Je finis par mettre un pied sur la descente du lit, puis l'autre, et avec une hâte maladroite et gauche, j'écarte le rideau, ouvre la fenêtre et reconnaît dans le noir, tout en percevant une bouffée d'air frais, un cousin, instituteur de son état, me chuchotant d'une voix tremblotante que son fils, Brahim a perdu connaissance et est sujet à des soubresauts inexplicables. « J'ai peur qu'il ne meure » enchaîna-t-il.

La détresse des gens dans de tels cas ne laisse point de place aux considérations de l'heure tardive ou de mon état de fatigue. Il faut rassembler son énergie, ou ce qui en reste, et agir en conséquence.

Ne parvenant pas à me réveiller en frappant à la porte d'entrée, il a essayé alors cette

fenêtre, après avoir fait le tour de la maison, connaissant si bien la topographie des lieux, il a vu juste.

J'enfilais à la hâte mes habits, prit ma trousse et sortit à l'air frais du petit matin.

Pas âme qui vive. Le village sombrait dans une profonde léthargie lourde et pesante et presque palpable .

Nous empruntons un raccourci qui borde d'un côté le mini-stade municipal, escarpé et obscur, fait d'un amoncellement de galets et de pierres faisant de chaque pas une entreprise hasardeuse et quelque-peu risquée, passant à proximité d'une décharge où des chiens errants fouinaient, s'enfuyant furtivement à notre approche.

Mon cousin n'habite pas bien loin, mais le froid me cinglant le visage et l'obnubilation due à la carence de sommeil me donnaient l'impression d'un trajet qui n'en finissait pas.

A l'arrivée, l'examen du jeune étudiant sujet à des convulsions, révéla un cas grave et urgent à la fois. Une méningite était fort probable et il fallait hospitaliser d'urgence. L'hôpital le plus proche se trouve à trente minutes de route, et aucun transport n'est disponible à trois heures du matin.

Je ne disposais d'aucun anti-convulsivant, et j'ai dû me creuser les méninges pour me remémorer l'un de mes patients qui devait impérativement en avoir en permanence et que

je pouvais me permettre de réveiller sans sentir trop de gêne...

Voilà l'une des situations où je me sens particulièrement pris au piège, réduit à l'impuissance par l'absence de moyens adéquats, moyens qu'il faudrait sans doute créer, car ne relèvent point d'une apparition spontanée ou divine...

Comme par hasard, les quelques taxieurs que Salah, le père, est allé solliciter accusaient tous une quelconque «panne » de leurs taxis, fictive bien entendu... Ces mêmes gens qui évoquent seigneur et prophète quand elles traversent des turbulences, s'affichant alors en hommes pieux craignant le jugement dernier, relégué à l'arrière-plan dès qu'autrui leur manifeste une quelconque sollicitude...

Je me suis donc trouvé devant l'obligation d'évacuer de par moi-même...

Je retourne chez moi et fait sortir du garage ma propre voiture. Le bruit du moteur mis en marche et le vacarme du rideau métallique, qui prennent une proportion démesurée à pareille heure, ont fini par réveiller toute la maisonnée et certainement les voisins.

Le trajet s'est effectué dans des conditions peu commodes. Le patient installé à l'arrière du véhicule, solidement maintenu par son père, m'assenait de temps à autre un coup involontaire sur la nuque. Il n'a pas fini de convulser.

Arrivé à l'hôpital, il a rapidement été pris en charge par le personnel de service, et une fois de retour au village je ressentais cette plénitude d'un travail bien accompli, mitigée cependant d'une sensation de profonde lassitude.

Ainsi donc je démarrais ma journée exténué.

Peu après huit heures, j'arrive au bureau, et une patiente, avec un culot singulier, me fit remarquer que je devais être là, « *normalement* », à huit-heures...

Ce « *normalement* » constitue chez nous un véritable phénomène de société, chacun voit la norme comme il lui sied à lui et à lui seul....MOI , et déluge après...

Le bourg

☆☆☆

°°°VHΣ°°° °°°ΣΨ°°°
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Sur la planète terre, quelque part sur le continent africain, en ce qui fût un temps une partie de la Numidie, survit une bourgade de quelque onze mille âmes, semblant être oubliée de Dieu et des cieux, mais au fond délaissée par les siens, donnant la nette impression d'appartenir à un autre siècle, un siècle écoulé cela s'entend...

Ni ville ni village, mais apparemment vil, ce bout du monde monochrome, couleur cendre, de par son apparence terne et morne, la situation éparses des hameaux dépeints, l'aspect rude d'hommes durs, aux traits drus, les visages basanés par le soleil caniculaire de l'été et peau tannée par des hivers pseudo-polaires, offre tous les ingrédients de passage de vie à trépas.

Nous sommes en plein cœur des Aurès, fief de la révolution de novembre et berceau de moult insurrections depuis la nuit des temps. A quelques dix kilomètres de la nationale 31, à un embranchement, dans la direction Est, une pancarte indique « T'kout : 10 ». Ce tronçon pittoresque de la nationale fait d'abord partie du territoire des B'ni Bouslimane depuis le fameux tunnel des gorges creusé en 1910, au-delà duquel débutent les terres de la tribu *Toubi*, jusqu'à Taghit, féérique oasis, avec ses palmiers et ses arbres fruitiers longeant *Ighzer-Amellal* en contrebas.

Puis surgit le territoire de la tribu «Ighassirène », caractérisé par son aspect rougeâtre pseudo-volcanique et un panorama à se méprendre avec le fare-west ou les confins du Tassili.

A dix minutes plus au sud, le sol change de ton, devient blanchâtre et argileux, et s'offre aux yeux, avec une brusquerie déconcertante, le fabuleux canyon de Ghoufi, avec son oasis princièrement couchée aux pieds des falaises, faite surtout de palmiers produisant une variété de dattes, '*Bouzerrou*', aux longs noyaux, sans doute unique au monde.

On retrouve cette variété à Taghit et aux environs de Djemorrah.

Une véritable énième merveille du monde.

La route communale est tracée dans un décor lunaire. Le sol, rouge, brûlant et brûlé, est parsemé de roche de schiste blanc, vitreux par endroits, et émettant de brefs rayons sous l'effet du soleil d'été, lui conférant un profond aspect de désolation, véritable coin perdu du monde où le sens de l'orientation et du temps sont superflus.

On traverse ensuite un ponticule surplombant un lit de rivière à vide et avide d'eau à longueur d'année, excepté quelquefois en automne ou en hivers, où il se rattrape, les crues causant alors des dégâts considérables coupant le village de toute forme de civilisation.

Juste après le pont, on amorce une pente bordée des deux côtés d'abricotiers, de palmiers et de figuiers, délimités par une clôture de branchages et de barbelé, de quelques constructions dépourvues de tout art architectural, et aux limites comme partout ailleurs poussées au maximum et de façon insensée de la proximité de la route, surmontées de pneus dont la couleur, noire, constitue une symbolique pour conjurer le sort, un sort plus que misérable soit dit au passage, et éloigner les esprits du mal, contre lesquels sont aussi utilisées des marmites en terre cuites, noircies par l'usage, ou une corne de mouton pour sa forme pointue.

Autrefois, apparemment, ces divers ustensiles avaient pour dessein essentiel de désigner pour l'étranger de passage les maisons aux occupants hospitaliers.

En progressant, on ne peut ne pas remarquer le majestueux monticule oblong se dressant à droite et la plaine déserte faite d'un terreau rougeâtre, parfois rouge-violacé évocateurs d'activité volcanique, auquel succède un sol argileux, blanc, couvert d'une végétation rare, éparse et rabougrie de cyprès.

La succession des couleurs et des nuances, fortement contrastées du panorama parsemé de larges crevasses donnent à évoquer un quelconque mouvement tectonique à l'endroit. De nuit, quand cela vous arrive d'effectuer une randonnée ou que vous soyez de passage,

des bêtes sauvages, des loups, des lièvres, exceptionnellement des gazelles, sont furtivement balayées par le halo lumineux des phares, détalant à vive allure.

A sept bornes plus loin, on traverse une autre agglomération, Laksar, remarquable par une colline faisant office d'un immense cimetière bordant la route sur la droite et délimité par du fil barbelé enroulé, abritant des centaines de générations.

Aujourd'hui, à chaque passage où je remarque un enterrement, je ne peux m'empêcher de me demander intérieurement s'il ne s'agirait pas d'un de mes malades et d'éprouver un pincement au creux de l'estomac.

Une vieille légende est attachée à ce cimetière : le jour de l'apocalypse, seul cette colline sera épargnée par le déluge.

Une grande partie des B'nibouslimane y est enterrée, l'exemple a été illustré par ce jeune Berrehail, résident en France et mort en Thaïlande. Sa dépouille a été rapatriée jusqu'à Laksar pour y être enterrée. Cela a pris plus d'un mois pour ce faire.

Laksar est partagé par la route le traversant de part en part en deux parties. A l'est, l'ancien village fait d'agglomérat de maisons de pierre et de chaumières, longée par un oued isolant la population en hivers et en automne par des crues de déluge, spectaculaires et souvent

catastrophiques, faisant alors du quotidien des habitants un véritable calvaire, les poussant par la force des choses à rebâtir à proximité de la route carrossable, à l'ouest, facilitant l'accès aux besoins de base.

C'est là, à l'ancien village que j'ai passé ma première enfance empreinte de misère et de bonheur, et un pan de ma jeunesse, où je connais et chéris chaque pouce de terre, chaque pousse d'herbe...

L'entrée du bourg au dernier détour offre brusquement au visiteur un aspect plutôt malveillant.

Des plantations de cactus à proximité des habitations, du barbelé délimitant des lopins de Jardins en terrasse creusés à même les flancs de la colline, une décharge ordurière en aval vous souhaitent une sinistre bienvenue.

De prime abord, on a du mal à intégrer la coexistence d'une telle laideur avec le grand pittoresque alentours.

L'issue d'une pente aboutit d'emblée au cœur de la ville.

Une bifurcation offre le choix immédiat de vous perdre davantage dans la nature à travers une imposante pente sinueuse en épingles à cheveux, «malou», tout droit, aboutissant à la redécouverte d'autres témoins de l'histoire mille fois millénaire, ignorée de la région, dont « la couronne de la mort » terre des bēni Hilal et le refuge de la légendaire Kahina ; ou

de demeurer en ville, à gauche, où quelques commerces aux façades délavées et décrépies se jouxtent dans une morosité et une langueur incomparables. On retrouve là des épiceries, des cafés maures, le fameux et unique restaurant vétuste de *Bouhkenoucht*, un génie en la matière...

Le croisement d'entrée est caractérisé par la station à longueur de journée, à longueur d'année, de gens oisives à l'air laconique, adossées aux murs ou occupant les devantures du café populaire de Saâdi et du siège de la commune, à suivre d'un regard lent et appuyé les passants, en notant machinalement les menus détails, ou contemplant le vide avec un air figé, hors du temps...

Dans ce coin perdu du monde, inexistant comparé à l'immensité céleste, survivent des hommes et des femmes, qui procréent, donnant naissance à des innocences dans un décor pseudo-apocalyptique.

La situation même de l'endroit, en cul-de-sac lui attribue cette pesante impression du bout du monde ou d'un monde à part, d'une planète perdue, inaccessible, une véritable île, entourée de terre ferme. La perspective d'ouverture d'une route au nord à travers le mont *Elhara* vers *Inoughissen*, localité réputée pour sa production de reine des reinettes, et de la fraîcheur de son climat en été, et de restaurer une autre vers l'Est

donnant accès à d'autres civilisations demeurent un espoir chimérique.

Au cœur même du bourg, jadis occupé par les bourgeoisies *indigène*, autochtone à caractère mercantile, et coloniale, se dresse une imposante forteresse datant d'avant-guerre, aux façades décrépies par endroits, laissant apparaître des briques en terre, au large portail à double battants, en tôle ondulée, détaché en partie de ses gonds, et penché comme sous un quelconque poids de son histoire, en total anachronisme avec le reste du décor.

Une guérite dont la hauteur domine le reste de la bâtisse se dresse à l'angle Est de celle-ci, et comporte à la partie supérieure de ses quatre façades des fentes rectangulaires, verticales qui permettraient naguère à la sentinelle de faction de faire le guet en toute discrétion.

En face, le cimetière des martyrs abrite les rescapés de la vie, de cette vie, tombés au champ d'honneur.

La bâtisse en question, dans un état de délabrement avancé, abrite encore quelques familles.

Au pied de la muraille, l'on a coutume de voir, particulièrement en fin d'après-midi, un ou deux groupuscles d'hommes accroupis ou

assis sur d'inconfortables galets, complètement envoûtés par un jeu de société ancestral, « *Kherbega* » dont la maquette est directement creusée dans le sol.

La progression vers l'est, en empruntant le sinueux « *malou* », vers le Nord on se dirige vers la Dechra de T'kout, agglomérat rénové d'habitations surplombant l'ensemble du village, dominant la plaine qui se détache au loin à perte de vue. Le coucher de soleil, sang et or bariolé de fins filaments cendrés, embrasant de mille et un feux le firmament, contemplé de ces hauteurs est plutôt féérique et plein d'émotion, à l'origine d'une véritable communion avec le cosmos quand, de plus, s'y conjuguent les senteurs des végétations aux crépuscules du printemps, dominées par le parfum singulier des fleurs de jujubier...

L'on a coutume de voir le soir, surtout à la belle saison, les jeunes déambuler, assis sur le rempart ou accoudés à la ballustrade qui borde la rue principale jusqu'à la grande mosquée.

La piscine, grossièrement circulaire, à dessein agricole, occasionnellement utilisée pour la baignade en période caniculaire, est à l'origine de la verdure remarquable des jardins en terrasse luxurieux et généreux de la Dechra, et traîne derrière elle de nombreuses anectodes et de sombres épisodes qui remontent à la guerre.

La contemplation du panorama des plaines qui s'étalent à l'horizon, rougeoyantes et verdoyantes, procurent un effet apaisant et quelque peu mélancolique.

La dechra garde encore intactes nombres de traditions locales, dont la production artisanale d'huile d'olive ou l'ancestral petit carnaval masqué nocturne « *Chaïb Achoura* », entrepris à l'occasion d'une fête religieuse « *Achoura* », qui a malheureusement tendance à perdre de son éclat et de son attrait...

La majeure partie de la Dechra a été rasée et reconstruite en maisons individuelles plus modernes par l'un des plus riches entrepreneurs du pays, Mr Chabani, à la fortune et à la générosité légendaires.

Quelques habitations traditionnelles sont heureusement en quelque sorte, épargnées, et bien entendu le fameux château-fort, bâti au sommet de la falaise rocheuse, d'ailleurs, toute l'agglomération est bâtie sur les hauteurs et constitue un point culminant, guère dû au hasard, d'où l'on peut contempler à loisir tous les autres hameaux en aval.

La grande mosquée, en pierre taillée, avec son minaret lumineux de nuit domine la grande place.

Observé du bourg, sur la même longitude, se détache, comme par miracle, en prolongement inférieur, un autre minaret, plus petit, rose-pâle, en fort contraste avec la végétation

généreuse environnante, surmontant la mosquée Sidi-Abdesselam, site emblématique et ancêtre mythique des familles Abdesselam-Benmachiche, vieille sans doute de près de mille ans...

Ces dernières années, des tentatives titanesques de redorer le blason à l'endroit par le biais d'investissement divers et d'efforts patents ont permis de dresser quelques immeubles, de construire, de bâtir, de peindre, d'asphalter les routes, d'introduire quelques lignes de téléphone et d'implanter des administrations nouvelles... Le changement se veut concret et palpable mais bien des esprits demeurent immuables, et on a comme la vague impression que le progrès chemine à contre-courant. L'endroit est hermétiquement clos à toute forme de tentative d'émancipation.

Il faut dire que dans cette enclave, entourée de montagnes grises et nues, découpant une portion de ciel morne aux étoiles éteintes, et aux printemps sans hirondelles, les habitants sont pratiquement coupés du reste du monde, et la rare diversité ethnique locale ne permet aucun échange... T'kout est habité par des B'nibouslimanes et quelques familles de la tribu des Serahnas, cohabitant en parfaite harmonie.

La cartographie sociale semble inspirée, du moins en partie, d'un passé ultracryoconservé, dans la mesure où les rapports interindividus sont d'une extrême froideur et où le « moi » prime sur le sens communautaire chez une grande frange des habitants, pas tous bien entendu, mais suffisamment pour avoir un impact péjoratif sur l'impression globale.

La société, déstructurée dans l'ensemble se trouve divisée en appartenances tribales et patronymiques faisant fi de tout idéal.

Les relations sociales sont régies par la suprématie du « moi » et sujettes à des modifications selon les besoins du moment, prenant ainsi des aspects caméléoformes mutant au gré du-dit besoin.

Les gens ont tendance souvent à se tourner le dos les uns les autres dans un faux sentiment de fierté et d'indépendance, tantôt enrobent leurs comportements de courbettes exagérées pour parvenir à un dessein voilé...

A la fin cela devient écœurant que d'assister à tant de malice à des moments où l'on peut être franc et direct...

Une caractéristique saisissante aussi, est faite de la notion du tout ou rien, à telle enseigne qu'une personne altruiste manquant une seule fois à son habitude de charité constatera avec force amertume que ses entreprises

antérieures sont méconnues et seul est pris en compte le présent immédiat...

A force d'être confronté à une ingratitude sans limite, récidivante, à défaut de tarir la source du bien, le débit en devient donc du goutte-à-goutte là où altruisme et générosité riment avec niaiserie...

Il est vrai aussi que la générosité et le soi-disant élan de bienfaisance de certains cachent difficilement des desseins individuels, matériels ou d'ordre moral, plus ou moins patentés, sans préjudice en soi, mais on se demande alors où sont passés ceux qui aiment le bien de la communauté pour le principe du bien, non parce que cela soit potentiellement juteux pour eux.

Le citoyen pardonne et tolère, mais ne tient pas particulièrement en odeur de sainteté l'abus de confiance...

Je suis sidéré par cette célérité que possèdent certains, pour ne pas dire la plupart, d'évoquer seigneur et prophète dès qu'ils vous sollicitent, et leur paradoxale satisfaction perverse dès qu'une tierce frôle le malheur toute en affichant une profonde affectation... Si bien qu'il faudrait se prémunir d'une capacité immense à souffrir en silence, et dans les cas extrêmes, il faut tirer un enseignement de certains oiseaux... qui se cachent pour mourir...

Je suis bien placé pour constater la cruauté de ceux qui se délectent des souffrances du voisinage...

Je ne vois pas tellement la grandeur de cœur dont sont réputées les gens de la campagne... mis à part les cas isolés, se comptant sur les doigts d'une main.

L'effet boomerang du bien est fait de mal et l'écho tacite et éloquent de la bonne parole est bien souvent un blasphème....

Bien entendu, les bonnes gens, discrètes et effacées, existent, et comme par hasard, le mal a plus d'impact que le bien, plus de virulence.

Nostradamus y perdrait son latin !

Ailleurs, il me semble plus que jamais opportun et impératif de colmater les brèches sociales, de suturer et raccommoder les fissures, consolider ces grandes fractures en réimplantant l'amour et l'amour du prochain, les cultures, les sciences et les technologies...

Nous devons réapprendre tout simplement à nous aimer, cela ne doit pas être difficile, puisque l'amour est né avec la naissance de l'homme qui doit en porter l'empreinte génétique mais quelque part, on s'est arrangé pour diviser et semer la haine de manière à la perpétuer.

Ce qui rend la tâche ardue, voir irréaliste,
irréalisable, c'est notre refus catégorique et
inavoué d'apprendre d'autrui...

A défaut d'être penseur, que l'on soit à la
limite panseur, nos plaies sont plutôt béantes.

☆☆☆



Inspiration

Mon père, Cheikh Saddok, mort à l'âge de quatre-vingt-deux ans, était sans métaphore aucune un océan de sagesse.

Ancien disciple de l'illustre Ben Badis, spécialiste en théologie et fin connaisseur de l'être, a passé sa vie entière à servir autrui et pratiquement peu lui-même...

Après sa mort, il m'a légué ce que les différentes écoles que j'ai suivies m'ont inculqué.

Car, de son vivant, il n'avait qu'un seul et unique projet pour moi : les études, rien que les études.

Sommité incontestée et incontournable dans le traitement des litiges familiaux et sociaux, ainsi que tout ce qui concerne les préceptes de la religion et sa pratique, il constituait un pôle de convergence considérable d'une multitude de gens en détresse pour une cause ou pour une autre, et ses verdicts, précédés d'une longue réflexion, appuyés d'arguments solides et irréfutables contentaient le choux et la chèvre et les belligérants repartaient amplement satisfaits, l'air heureux et réconcilié.

Mon père faisait des illuminés et des heureux sur son sillage, a consacré l'équivalent de

mon âge rien que pour les autres, à instruire les esprits et à redresser les torts.

Jamais, au grand jamais je ne l'ai vu ou entendu se plaindre du calvaire inhérent à son devoir qu'il accomplissait toujours égal à lui-même, dans une sérénité parfaite ; et quand bien même ça lui arrivait de hausser le ton, en articulant haut et fort chaque syllabe de ses dires, sa façon à lui de *pléonasmer*, c'était pour mieux souligner le contenu de ses paroles à effets pratiquement sismiques.

De petite taille, sans être trapu, harmonieux, mon père était plus grand qu'un géant.

Outre les cinq prières rituelles et les prêches du vendredi, il passait le plus clair de son temps à perfuser un savoir peu commun, tranchant dans des litiges frôlant souvent le crime avec le parfait, ou tout comme, contentement des parties adverses. Il avait sa façon à lui d'opérer, et à titre *bénévole* !!!

Mon père devint une légende vivante, et je ne peux aucunement prétendre apporter ici, ne serait-ce qu'une esquisse de ce que fut son personnage.

Dévoué à toute personne nécessiteuse de ses services, il tenait en horreur le vaniteux, l'hypocrite et l'ignorant qui croit savoir...

Pendant près d'un demi siècle, il a mené une âpre lutte contre l'hypocrisie et l'ignorance.

Ses paroles sont devenues une culture orale rappelées souvent à l'occasion par les grands et les moins grands, car mon père n'avait pas

d'âge, il côtoyait toutes les castes sans distinction quoique avec discernement. Il devisait avec l'ivrogne et le sobre, l'érudit et l'inculte, le pieux et le mécréant, le nantis et le pauvre, il savait plus que quiconque qu'il ne risquait la contamination par aucun agent pathogène. Son immunité était parfaite et à toute épreuve.

Vers les dernières semaines de sa vie, j'ai dû hospitaliser une fois mon père à Arris en réanimation. Il devait au moins y passer la nuit. Son état était gravissime, mais il avait horreur de rester seul. Je me souviens de ces paroles-là, qu'il m'a adressé alors que je m'apprêtais à partir : ' Jamais je ne te pardonnerai si tu me laisses à l'hôpital !'

Le conflit entre le fils et le médecin était âpre et non des moindres, entre la médecine et les états d'âme.

' Père, passez la nuit, et ne me pardonnez pas si vous y tenez'

Je ne savais, au fond, quoi faire. Mais je ne pouvais agir à sa guise,...et à ses frais...

Le médecin l'a emporté sur le fils.

Par une fin de journée du mois d'août 1994, au crépuscule, le géant s'éteignit. Au même moment j'étais à Chenawra occupé à soigner un enfant malade.

Mon père n'est plus. Il n'a laissé aucun écrit.

Je me trouve désormais amputé d'une partie de moi-même, en dépit des années qui passent émuissant quelque peu le chagrin, les sensations de vide, de froid et d'effroi demeurent pernicieuses et persistantes, ce qui m'a aidé outre-mesure à mieux cerner l'impact de la mort sur les proches, la mort que je considérais jusque-là sous le seul angle biologique, comme étant les seul et simple arrêts des fonctions vitales.

Débranchez ! Disions-nous en réanimation.

La Satiété...



°◊°VHΣ◊° ◊◊°ЖΣψ
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

T'kout abrite essentiellement la grande et valeureuse tribu des B'ni Bouslimane réputée naguère pour sa grandeur et ses mégahommes. Elle comprend plusieurs familles et se distingue par ses traditions et sa linguistique propres, individualisées.

Dans le temps, la tribu bénéficiait d'un chef spirituel autour duquel toutes les voix étaient unies et formaient un même écho, une seule voix, un chef qui oeuvrait pour le bien de tous... Tel le non moins légendaire Ali O' amar... Un meneur d'hommes par excellence, qui tétanisait les foules de sa voix métallique et tonitruante .

Chaque année à T'kout, fin Août , se tient un grand marché par rapport aux marchés hebdomadaires du reste de l'année, qui dure trois jours, « la fête de l'automne », occasion où la tribu, représentée par les sages et dignitaires des différentes factions, légifère sur les problèmes de société d'actualité, les réparations relatives aux coups et blessures, les conditions des affaires matrimoniales...

Jadis, les B'ni Bouslimane jouissaient d'une notoriété indéniable, une grandeur légendaire qui semble de nos jours quelque peu éprouvée par des comportements nouveaux : l'ignoble ignominie de certains cupidons et du pharisaïsme de leurs larbins, plaçant l'intérêt individuel par dessus tout. Ainsi, de nos jours, je ne comprend pas comment se fait-il qu'à l'heure où l'union et la solidarité constituent un impératif pour faire face à des temps de plus en plus durs, les discriminations inter-tribales et inter-familiales perdurent, et on continue à assumer la division comme une fatalité, sans jamais avoir à l'esprit que le bonheur de chacun passe par le bonheur de l'ensemble...

A présent, la communauté repose essentiellement sur quelques piliers humains grandioses, dont la disparition, un jour ou l'autre, assènerait un sérieux préjudice à l'édifice social qui serait fatalement ébranlé dans toute ses dimensions, car les grands de ce monde, au grand malheur de tous, n'existent qu'en exemplaires uniques...

La communauté dans son ensemble comprend plusieurs factions patronymiques dont les plus importantes en nombre mènent une sempiternelle guerre froide pour le leadership local et ont recours à moult manœuvres aux fins de gravir un peu plus l'échelle des valeurs instaurées.

Inutile de dire qu'aucun idéal n'a jamais pu rapprocher réellement ce beau monde, sauf peut-être durant les années de braise 1954-1962 et aux lendemains immédiats de l'indépendance, coexistant dans un nihilisme sub-total.

Il est futile par ailleurs de préciser qu'aucun groupe social ne peut s'auto-suffire et qu'on a toujours besoin de l'autre, pourtant, un habitant du hameau voisin de quelques trois mille mètres est perçu déjà comme un étranger.

Il est certain, depuis la disparition de Ali O'Amar, que personne n'a effectivement pris la relève de chef spirituel de tribu, celle-ci se retrouve alors quelque peu égarée..

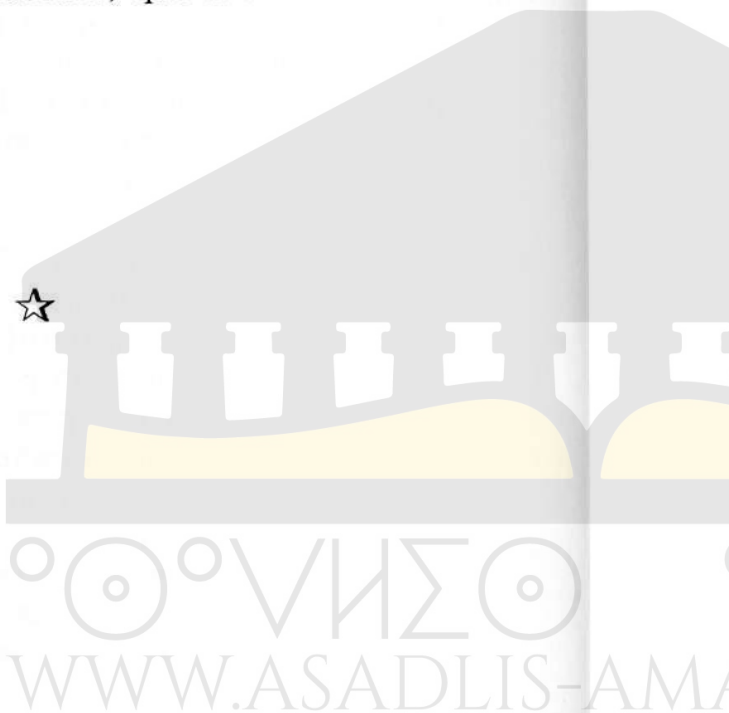
Des personnalités peu communes existent chez les B'nibouslimanes : des riches, des richissimes, des hommes de sciences, de pouvoir et d'influence...mais rappelant pour certains, étrangement autant de Robinson de Daniel Defoe, car ont fini sans doute par avoir l'impression de prêcher dans le désert.

Aussi, on ressent avec plus ou moins d'acuité les ressentiments avec la tribu *Toubi*.

Ces conduites de discrimination en elles-mêmes conditionnent nombres de problèmes, créant des frontières virtuelles et tacites empêchant la roue du développement

de progresser librement, limitant la vision du monde à sa tribu ou à sa proche communauté . C'est surtout hors de chez eux que les miens manifestent un véritable culte de solidarité, se soutiennent considérablement et se serrent nettement les coudes .

Mais moi, j'exerce parmi les miens, chez nous , et c'est toute une histoire, qui n'a rien d'un conte de fée.



A travers le monde, le chemin parcouru depuis le poney-express, le pigeon-voyageur, le message oral par le biais des caravanes, jusqu'aux autoroutes de l'information est infiniment grand.

Le courrier électronique permet un cheminement pratiquement en temps réel de l'information et on s'approche avec une célérité déconcertante d'un cybermonde loin d'être une fiction.

Les progrès enregistrés dans divers créneaux, avec un soupçon de frénésie, conditionnent de nouveaux comportements, me laissant personnellement sidéré et perplexe, vue la vitesse avec lesquelles de telles mues et mutations s'opèrent, laissant peu ou prou le temps de s'adapter, surtout comparées à notre vie à nous, ne tenant ni de la modernité tapageuse ni du traditionnel pittoresque.

Fini le temps de l'étonnement, malheureusement, et l'on s'attend désormais à plus impossible que l'impossible, terme que l'on a tendance à éliminer du réel.

Des biochimistes s'attaquent sans sourcilier non plus à la qualité de la vie, mais à la quantité, la longévité, et font une réalité, sinon du possible des projets les plus fous ; les exobiologistes scrutent et écoutent

l'immensité céleste sans se lasser, persuadés que l'univers est trop vaste pour que seule la terre soit un endroit de vie et de vie intelligente.

Par contre, nous concernant, notre soit-disante philosophie d'une vie meilleure ne voit nullement le jour, se limitant tout au plus à une vie différente, et l'univers a tendance à se résumer à mon village !! Et avec ça, on se croit savant...

Les changements observés, inhérents à la dynamique sociale révolutionnée par la technologie et l'économie nous font peur et le sentiment d'insécurité, de l'aléatoire et du précaire vont dans le sens exponentiel engendrant sans doute des comportements conséquents qui trahissent une profonde angoisse.

J'ai l'impression que l'on tâtonne dans l'opacité avec grandes adresses et maladresse à la poursuite d'un bonheur supposé qui se traduirait par la levée de la dite angoisse cédant la place à la plénitude d'une paix intérieure.

On a tort, sans doute délibérément, de qualifier certains films de « fictions », car, à y regarder de plus près, ces cinéastes qui ont créé de toutes pièces, de véritables légendes du futur, n'ont fait qu'anticiper l'avenir, avec des précisions qui vous donnent la chaire de

poule, modifiant par là même le regard porté sur ces rêves, cauchemars ou prophéties incarnés dans ces films en question.

La science enregistre de ces pas de géant donnant, paradoxalement froid dans le dos, car, j'ignore pourquoi, en même temps le monde se fait de moins en moins heureux...

Il y a un « hic » quelque part, sinon comment expliquer cette frénésie à l'acquisition matérielle démesurée, supposée transformer le quotidien morose en plus agréable et plus confortable, laissant après-coup son bonhomme malgré tout sur sa frustration et sa soif du bien-être.

Le clonage constitue quant à lui une véritable révolution dans l'aventure humaine et les polémiques à ce sujet sont loin d'être taries, faisant place à d'autres soucis, sans doute plus pressants, on ne sait pas d'où provient le malaise, mais le siècle doit continuer sa marche...

Le domaine de la microinformatique, par le biais de l'information et de la vitesse de l'information tend à devenir incontournable, omniprésent, et révolutionne la dynamique sociale.

Le tourisme sidéral est sur le point de devenir non pas une première, mais un impératif, la terre étant devenue tout simplement un

village...électronique... et l'assaut à la voie lactée relève désormais de la routine.

La terre, inéluctablement, de plus en plus polluée, pousserait l'élément humain à migrer vers d'autres planètes...On commence et se sentir à l'étroit...

Tout ceci grâce à la curiosité savante de savants avisés...



Mon village désert est fait de déserts...un véritable no man's land où les êtres ont ras-le-bol d'être...

Tout le monde semble être blasé et anéanti et n'attend plus rien de rien.. Le niveau du moralomètre est invariablement au voisinage du zéro.

Que l'on soit cadre, haut cadre, érudit ou totalement illettré, nanti ou démuné, la malvie est totale et d'une dimension difficile à évaluer...

On ne sait plus où donner de la tête, à qui se fier, se confier. La solitude collective est sans limites et ne semble point avoir d'issue de bonne augure. Plus rien n'étonne plus personne, les bonnes nouvelles comme les moins bonnes produisent le même impact d'indifférence et de mansuétude avec la vague impression du déjà-vu.

Les enfants et 'ados' ressemblent de plus en plus à ceux des bas-fonds des grandes cités, s'adonnent à l'alcool, le hasch, et aux relents de la colle...

Les relations familiales, richesse africaine principale indéniable, étant elles aussi très

émoussées par suite d'une implosion patente, lente et sournoise d'une société en complète satiété d'elle-même.

Les jeunes et des moins jeunes sont livrés à eux-mêmes et rongés par l'oisiveté et l'inquiétude de lendemains imprécis et forment de véritables âmes errantes....

Tout juste si l'on se rend compte que l'on avance dans l'âge- la date de naissance est finalement une mauvaise invention- et l'on découvre de plus en plus l'érosion du temps qui passe, imperturbable, sur les corps et les esprits.

Eperdus et perdus, ils ne savent que faire de leurs longues journées, interminables nuits .

Avec le temps, bon nombre développent des psychoses de gravités variables, se soldant de temps à autres par des suicides purs et simples emportant outre-tombe des âmes surchargées de chagrins après capitulation devant la vie...

Le jour où le médecin du village a tendu une oreille à ces âmes aux abords du précipice de la dépravation, pour les écouter et les aider ne serait-ce qu'en partie, des notables du village et des villageois ont trouvé plutôt ternie l'image de marque du médecin , que vernie celle des jeunes...taxés de sauvages...faut-il donc en importer de meilleurs ou éduquer les notres???

Les apparences comptent beaucoup plus que la réalité du fond, si bien qu'il faudrait se

travestir de l'image épiphénoménale que se font les autres au détriment de la personnalité véritable de l'individu, et je constate avec désolation à quel point l'artifice l'emporte sur le naïf, car aussi nu et aussi visible soit ce dernier il ne produit d'effet que sur ceux qui ont la capacité de saisir la pureté d'une vérité.

nombre de jeunes ont arrêté de s'adonner au kief, d'autres se sont penchés sur des activités d'actualités...Certains ont retrouvé un tant soit peu goût à la vie qu'ils qualifiaient jusque-là d'absinthe ou au mieux d'insipide.

On perçoit cependant, chez les jeunes une nette volonté de décoller, de changer, pour peu qu'une chance leur soit allouée...A défaut , je suis persuadé , qu'un jour ils créeront leur chance.

Nombreux sont ceux qui ont déserté le village, qui ne nourrit en rien leurs ambitions. Certains ont émigré en Europe ou en Amérique, et découvrent la nostalgie du bled, d'autres, les artisans tailleurs de pierres, exportent leur art et leur savoir-faire vers la capitale et les villes côtières où l'art de l'architecture est plus recherché...

Ces artistes, ignorés , à part entière, maniant la rocaïlle comme une pâte, lui donnant toute forme désirée avec infinie précision, font légion et le métier se répand comme un traînée de poudre parmi les jeunes que l'école a rebuté.

Le village, avec le temps, a quelque tendance à prendre une autre allure, un autre aspect, se veut plus moderne et plus vivable, mais les problèmes de la jeunesse sont permanents, chômage, lendemains incertains, isolement et souffrance collective...

Les manifestations culturelles, les aires de jeux et de loisirs font quasiment défaut, on s'évertue alors, chacun à sa façon, à trouver le moyen de « tuer le temps », un temps déjà mort...

Les enfants aussi sont livrés à l'aléatoire de la rue, et à ses risques... De temps en temps, un innocent garnement est happé par le métal d'un véhicule au chauffard empressé, oubliant qu'il partage la route avec le reste des habitants de la planète... Les rues et les routes sont particulièrement meurtrières appelant à une extrême vigilance, et la proximité des habitations, tout le long de la nationale et des routes communales sans protection particulière ajoutent un soupçon de préméditation et témoignent d'un laxisme maladif.

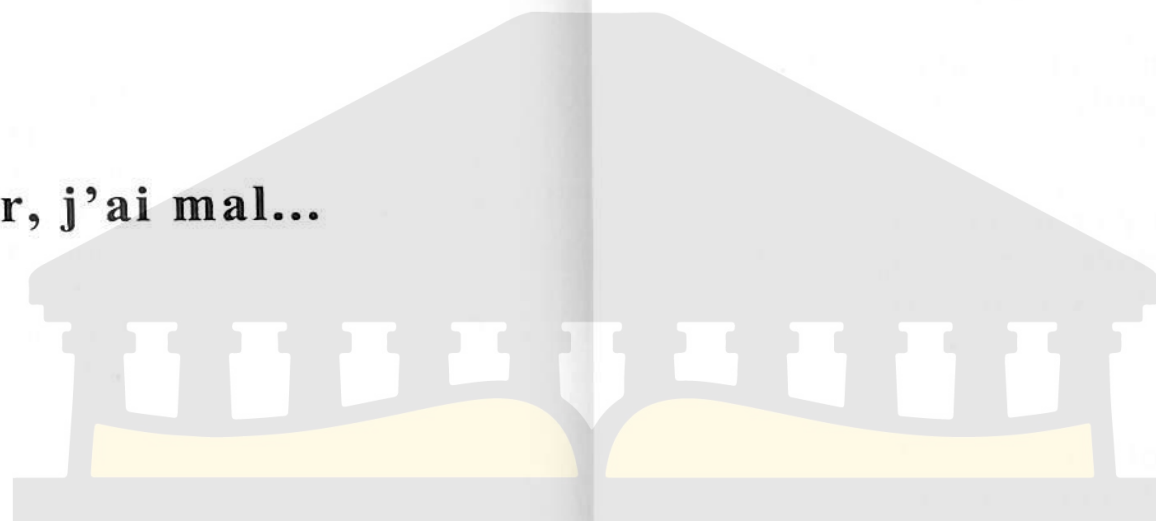
Ainsi des ruelles sont-elles improvisées en stades de fortune, les murs maculés de graffitis, moyen d'expression le plus à la portée de ses auteurs.

Tout le monde se plaint de cet état de faits dans un total « wait and see » où l'on est beaucoup plus spectateur qu'acteur de sa vie.

Contrairement à ce que l'on a tendance à croire, au village les relations et les interactions sociales sont d'une complexité indéfinissable et infinie, contrastant avec la simplicité apparente du train-train quotidien. Les sentiments et ressentiments sont en perpétuelle ébullition. On aime passionnément et l'on déteste du fond du cœur.

☆☆☆

Docteur, j'ai mal...



°°°VHΣ°° °°°ЖΣ°°
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

A l'issue de plus de deux décennies d'études passées loin des miens, le hasard me catapulte là où je me sens étrangement le plus étranger, c'est-à-dire paradoxalement chez moi.

Cela n'a rien à voir avec le légendaire « home, sweet home » de Jessie James.

Mon toit constitue mon seul royaume . Dès que j'en franchis le seuil en sortant, c'est déjà Saturne ou Jupiter.

Le village se nourrit de commérages jusqu'au point de faire éprouver une vague et continuelle impression d'assignation en résidence surveillée .

Sans vivre un polar hollywoodien, la vérité cinglante du quotidien banal fait que tout ce que vous dites peut être retenu contre vous. On se résigne alors tout bonnement au silence... On tourne...

Ainsi donc, quand vous tendez l'oreille, les discussions sont-elles bâties sur un amoncellement de mensonges et un tissu d'hypocrisie, chacun se croyant plus futé que son interlocuteur, bien malin celui qui peut discerner l'ami du faux-frère parmi ces champions des flibustiers.

Certains individus cultivent le pharisaïsme et le mépris comme d'autres le font des bégonias ou des tulipes.

Un véritable jeu de cache-cache de bas étage est instauré et les liens humains sont régis d'après des paramètres plutôt primitifs, les valeurs d'antan, de civilisation, dévalorisées ne sont de mise que chez les demeurés et les niais, créant un environnement vraiment hostile et malsain à vivre.

Les gens sont d'une malignité et d'une malice sans précédent, que l'on ne soupçonne guère possible d'exister, si bien que le plus pragmatique fait preuve du pire caractère négatif de l'humanité : l'égoïsme, tout à fait logique quand on constate que la gratitude et la reconnaissance sont complètement méconnues et révolues. Un bienfaiteur de la communauté doit avoir une grandeur d'âme hors du commun, car , en retour, il ne doit s'attendre à aucune marque de reconnaissance. Un égoïsme qui se manifeste à tout bout de champs, ne ratant aucune occasion pour ce faire, et souvent même la conduite au volant trahit notre conduite tout court. Penser à l'autre est chose exclue, avec comme corollaire une vie en société dysharmonieuse, dysgracieuse et harassante... Je ne dénigre pas les miens , car tout simplement ils sont miens. Mais cela me fait mal au cœur que de nous voir involuer, car

toute civilisation repose sur la civilité, et je souhaite ardemment que ces lignes servent de miroir qui nous dévoilerait partiellement notre sombre coté .

De riches entrepreneurs de la région, créent des emplois à la plupart des gens se trouvant dans la difficulté de se nourrir ou de nourrir les leurs, leur permettant d'échapper aux crocs de la misère, de la famine et du besoin...Ils ont résorbé une bonne partie du chômage qui rongait la communauté.

On ne peut pas dire pourtant qu'on témoigne à leurs égards autant de reconnaissance et d'égards.

En l'absence de motivations profondes, chez nous, la philanthropie est en péril de dégénérescence.

Des bontés apparentes cachent parfois une perfidie de Machiavel et Cupidon réunis, dignes d'un véritable doctorat ès crocs....Confondant volontiers « économe » et « radin » à tel point qu'à chaque fois où il est question de mettre la main à la bourse ils ne peuvent s'empêcher d'être victime d'une forte poussée fébrile et se complaisent dans un état spoliateur autant que faire se peut...



Involuant dans un microcosme d'une laideur indescriptible et inimaginable pour ceux qui vivent sous d'autres cieux en d'autres lieux, tout près ou à mille lieues, on subit sans broncher toute la fatalité de la laideur et de la médiocrité sans risquer le moindre geste pour «une vie meilleure », qui demeure un slogan insignifiant, inerte et sans vie.

L'ermitage, relatif, est seul garant d'un semblant de tranquillité et de quiétude et d'une partielle harmonie intérieure.

Je ne crois pas qu'un spleen de T'kout soit pareil au spleen de Beaudelaire, mais s'il comporte la même grisaille, je parie qu'il renferme davantage de tristesse, d'amertume, et de désolation. Ainsi, pendant ces moments inexpliqués en apparence de profonde mélancolie et d'absence d'ambition, je me surprends, devant la similitude des journées à me demander pourquoi l'on s'évertue ici aussi comme partout ailleurs à les désigner par des noms périodiquement différents, appellations qui constituent leurs seules distinctions à tous ces samedis et à tous ces dimanches... Même le jour de l'an, grégorien, hégirien, ou Yennar, est strictement identique au reste de l'année...

C'est à se méprendre avec une autoroute du nul part, balisée au bout par un terminus ou une correspondance à un mètre sous terre, pour l'infini inconnu...

La cadence du nychtémère est réglée comme du papier à musique, se résumant aux heures de bureau, tout un monde en soi, et le chez soi. Périmètre singulièrement réduit pour un esprit à tendance claustrophobe.

L'hiver comme l'été, un air de morosité et de tristesse planent dans l'ambiance. Les moments de joies, sporadiques et fugaces, sont perçus comme anormaux tellement inaccoutumés.

Le temps libre, qui abonde à en revendre, est meublé par la seule attente, attente de rien....

Edens perdus.



°◊°VHΣ◊ °◊°ЖΣψ
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



Jadis, vers la fin des années cinquante, chez nous il n'y avait pas la télé.

A la faible lueur d'un quinquet à pétrole, installés à même le sol autour d'un feu de cheminée dans une maison de pierre taillée, on vivait de longues veillées d'hivers faites de bien-être profond et béat, innocent et sans artifices, paisible et totalement naïf.

Je ne me souviens que douloureusement trop bien de cette époque-là. Nous étions extrêmement pauvres mais on s'auto-suffisait amplement, et en dépit d'une présence coloniale limitant les libertés, nous produisions notre blé et notre lait. Nous n'avions nul besoin de manger à satiété, mais quelques figues sèches provenant des figuiers de notre jardin, une portion de galette dégustée en sautillant à cloche-pied devant la modeste maison, suffisaient à mettre fin à notre faim. Le blé et le seigle étaient des produits du labeur de nos labours et nos moulins ne désemplissaient jamais...

Nous étions des gens comblées.
L'espérance de jours meilleurs suffisait à elle seule d'entretenir l'espoir et donc d'un semblant de bonheur.

Le feu de cheminée avait des caractéristiques particulières. Les différents combustibles utilisés dégageaient de singulières senteurs ancrées à ce jour dans ma mémoire olfactive. Différentes plantes des montagnes avoisinantes sont utilisées suivant l'étape de combustion, l'intensité du froid, et la longueur de la veillée en perspective. Ainsi, « *azezou* », plante faite de longues épines sèches, jaune-pâle, dures et cassantes, flambant prestement sert à allumer le feu; « *azir* » ou « *hasselgha* », combustibles plus lents, prennent le relais. Des bûches de cyprès ou de chêne complètent le tout, entretiennent les flammes et donnent des braises ardentes. La cendre amassée servait à la cuite de glands ou de pommes de terre, qui, avec du maïs à la pétarade spécifique dans le tamis agité au-dessus des flammes, *hourifith* pour nous ou le pop-corn des anglo-saxons, complétaient le dîner ou faisait office d'amuse-gueule. Une parfaite symbiose coexistait entre l'homme et la terre.

Le jour de l'an, « *Yennar* » ma mère prenait soin de renouveler *In'yen*, les trois galets qui entourent le foyer, servant de support à la marmite en argile cuite. Ce jour, nous avions droit à un plat de plus, « *Irechmen* », à base de céréales bouillies, savamment assaisonnées, aux délices exquis, surtout quand de surcroît on a faim.

En hivers, les femmes allaient chercher dans les montagnes avoisinantes des fardeaux, portés à même le dos, de combustibles nécessaires au chauffage et à la cuisine. Les bûches mouillées par temps pluvieux, dégageaient une douce senteur d'une nature sauvage.

L'eau puisée à la source du village, portée elle aussi à dos de femmes dans des outres en peau de chèvre tannée, « *aydidh* », avec cette démarche en balançoire latérale, caractéristique.

Une immense chambre sombre faisait office de salle de séjour et de dortoir aux bêtes un peu à l'écart, la cuisine étant faite dans une chaumière extérieure, contiguë.

La suie, animée de faibles soubresauts vibratoires, pendait en longs filaments noirâtres au plafond fait de branchages et de poutres de différents calibres.

Chez nous il n'y avait pas la télé.

La grand-mère ou la mère, narrait de mythiques fables et légendes populaires ancrées dans les profondeurs de l'esprit collectif de la société.

On devisait dans une atmosphère ouatée et feutrée faite de chaleur et d'âcres fumées émanant du feu de bois se consumant au coin

de l'âtre. La fumée irritante, était toutefois étrangement bienfaisante.

Installés en demi-cercle sur un *sakkou*, on meublait les nuits de devinettes et de charades antiques, s'abreuvait à la source de la sagesse des aïeuls faites d'adages, us et coutumes du terroir.

Ce bonheur-là semblait éternel et l'entité « temps » extrêmement surdimensionnée.

Quand je dégustais une grenade, succulent fruit de la fin d'automne, ma mère me rappelait souvent que le fruit renfermait une graine dont la consommation est couronnée par l'accès au paradis. Ainsi, il n'y avait point de place au moindre gaspillage. Ce mythe, véhiculé à travers tout le village, comportait dans sa simplicité toute une dimension de sagesse dont font preuve des gens totalement étrangères aux bancs de l'école. Cette dimension-là se manifestait dans maints cas, tels l'aspect architectural regroupé, les liens sociaux étroits et sincères, les valeurs morales très hypertrophiées.

Le matin, au lever du jour, l'attroupement de chèvres se constituait petit à petit sur la grande place du village. Accroupie, ma mère devisait avec la voisine, enveloppée dans un châle de fortune, tissé de ses propres mains, frêles et pâles, lançant de temps à autre un caillou dans la direction d'une bête récalcitrante sur le point de s'écarter du

groupe, ou de deux boucs occupés à s'affronter dans un bruit de cornes...

Le berger, une fois le compte y est, son troupeau devant lui, une besace accrochée à l'épaule, prenait la direction des montagnes en émettant de brefs sifflements aigus accompagnés de tourniquets d'un bras au bout duquel pend un long bâton.

Ses bêtes lui obéissaient au doigt et à l'œil. C'est parti pour une journée en montagne, seul avec ses bêtes et sa flûte. Sa gibecière renferme le repas du jour : une galette, des dattes ou des figues sèches, et une gourde d'eau.

La famille, à l'époque, n'était pas seulement constituée d'un facteur commun patronymique, mais faite de relations chaudes, sincères, solides, et particulièrement humaines.

La guerre et la pauvreté rapprochaient sans doutes ces hommes et ces femmes.

Comble de paradoxe, matériellement, mon enfance était empreinte d'une grande misère, mais renfermait l'épopée la plus heureuse de mon existence, quoique avec le recul, je ressens un arrière-goût d'amertume quand les clichés d'alors remontent à la surface..

La boutique du vieux hadj juchée au sommet d'un monticule qui domine le village, un vieil homme qui a effectué le pèlerinage à pieds jusqu'aux lieux saints, la seule épicerie du coin, nous permettait de nous ravitailler essentiellement en café, sucre, et allumettes.

Le fort, un peu en retrait, se dressait majestueux le jour, se découpant dans le ciel d'un air lugubre la nuit, servait de grenier les jours de paix et de Q.G pour la légion en temps de guerre.

Dans ces conditions de digne pauvreté extrême, ma mère m'élevait seule tout en se nourrissant de l'espoir qu'un jour la guerre prendrait fin et son fils unique irait à l'école y apprendre les langues, car ma mère ressentait le handicap de ne rien comprendre aux palabres des soldats de l'occupation qui faisaient souvent intrusion chez nous.

Mes frères dont deux jumeaux sont morts avant ma naissance, et plus tard, c'est mon inséparable cousin Mohand qui faisait office de frère.

Les vœux de ma mère sont exaucés, la guerre a pris fin et son fils a appris quelques langues.

J'avais cinq ans révolus quand mon père rentra de l'exil au lendemain de l'indépendance. Je me souviens vaguement de la scène, mais des camarades plus âgés me racontent qu'à son arrivée, il distribuait des

friandises aux enfants du village en file indienne renouvelée sans cesse.

A l'âge de sept ans, j'ai pris le chemin de l'unique école de T'kout. Je devais marcher trois kilomètres à pieds sur le macadam rugueux, sous la pluie, la neige, ou le soleil, ou à couper à travers champs et jardins pour atteindre les baraques qui nous servaient de classes. Trois ou quatre tranches d'âges se côtoyaient dans un même cours. Gaci, notre instituteur, s'occupait de ses élèves de tout son cœur. Il faut reconnaître qu'il y a mis du cœur et du labeur pour nous sortir des ténèbres de l'analphabétisme et de l'ignorance.

Chez nous il n'y avait pas la télé, et outre des veillées familiales, la nuit n'offrait de propice que la lecture.

A la lueur du faible halo de la flemme d'une bougie ou de la lampe à pétrole, j'effectuais mon travail scolaire avec beaucoup d'attention. Penché sur mes livres ou mes cahiers, rien d'autre n'existait.



A présent chez nous il y a la télé.

Chez les voisins aussi.

Il y a peine quelques années de ça, notre télévision diffusait sur une seule et unique chaîne, réputée pour sa pauvreté en programmes et cessant d'émettre à l'heure des braves, minuit.

Le noctambule et l'insomniaque devaient alors s'inventer d'autres subterfuges pour meubler la nuit. Selon les individus on recourait à la lecture, à des veillées au plein air en solo ou en groupes, ou quelquefois aux menus larcins de jeunesse.

A l'heure actuelle, le satellite sévit et l'on dispose d'un choix de plus en plus croissant de chaînes et de programmes avec tout ce que cela suppose d'effets bénéfiques ...et maléfiques.

Avant, pendant et après dîner, la lucarne magique s'empare de notre attention, le voisin n'existe plus...ou peu...

Souvent, outre le silence qu'impose l'intérêt de quelqu'un pour une émission donnée, la divergence des penchants devant le choix des programmes finit par quelques litiges : les enfants réclament Batman sur la *Six*, madame les chaînes d'*Arabsat*, et monsieur ou les informations ou un polar sur la *une*.

La télévision devient alors une télé division et la diversité une adversité, par laquelle le foyer

devient un lieu de regroupement pour les membres de la famille sans vraiment leur permettre de se retrouver.

La lecture quant à elle a pris un sérieux coup et tend à devenir sporadique.

Bien des gens, peu nanties, de moins en moins nombreuses paraît-il, ne disposent encore que de la chaîne nationale, conservent cependant un atout certain : regarder la T.V ou se regarder.

Ce qui est bien meilleur coté humain.

Les autres, disposant de chaînes satellites multiples, les paraboles, sont paraît-il plus libres ayant plus de choix. Mais à y regarder de plus près, les terrains d'ententes se réduisent, le dialogue aussi, l'absence de maîtrise de la langue aidant, on a tendance à privilégier le côté vidéo à l'audio. Une sorte de télé bruyante. Ainsi les jeunes, c'est à dire la majorité, penchent vers les émissions charnelles et ne bougent pas le petit doigt pour acquérir un tant soit peu de savoir supplémentaire apanage de bien des chaînes.

L'image est plus éloquente que le verbe. J'ai personnellement cru au tout début que la multiplicité des chaînes satellites permettrait aux jeunes de meubler le vide des longues nuits d'oisiveté et d'ouvrir un observatoire

sur le monde. C'est vrai, c'est un fait, mais dans quel sens !!!

Ce n'est pas tant la télé que je trouve condamnable à certains égards, mais plutôt le regard que l'on porte sur celle-ci, car vue sous un certain angle, on se rend compte de la portée de l'audiovisuel et de son impact sur la formation et l'information. Ce n'est un secret pour personne .

Les émissions de culture, de divertissements, de curiosités font légion, Certaines faisant preuve d'un professionnalisme certain, d'autres caractérisées par un certain professionnalisme. Nombre d'entre elles permettent d'effectuer de véritables voyages virtuels d'une richesse sans égal, sans visas ni passeports, et parviennent littéralement à vous envoûter.

Inimaginable magie de l'image.

Ailleurs, les temps modernes nous font payer une lourde rançon, créée de toutes pièces sous formes de besoins nouveaux, totalement factices et paradoxalement impérieusement indispensables.

Ainsi sommes-nous extrêmement fragilisés et inéluctablement plus dépendants en dépit de notre indépendance.

Toubi or not Toubi...

Par route , l'endroit indifféremment désigné par ' Gorges de Tighanimines' ou 'le Canyon de Taghit' matérialise la frontière entre Toubi et Bni Bouslimane, deux tribus antagonistes depuis la nuit des temps .

Les deux tribus, ont payé un lourd tribut, tributaire d'une âpre haine bilatérale qui a su résister à l'érosion sournoise du temps et tend à perdurer contre vents et marées .

Les mont *Chélia* au dos voûté sous l'effet de temps immémoriaux et *Zellatou* , en sont témoins.

Des deux côtés, on est persuadé qu'on est meilleur, plus intelligent, supérieur...Pourtant, par l'échange de cette haine soutenue, il est aisé d'être en faveur de la théorie de Darwin, car, comme le disait Hugo, l'homme, ni ange ni bête, accomplit sous les cieux de si grotesques comédies qu'il fait pleurer les anges.

A l'heure où des haines plus féroces, ailleurs, ont été surmontées, le mûr de Berlin est tombé, et deviendrait l'humour de Berlin, des

baroudeurs persuadés d'être forts et sages, n'ont pas su, jusque là, être capables de s'accepter et de se tolérer, au grand profit de tous...

Aucune haine n'est légitime, du moins n'est point une marque de sagesse...

Et puis, rejeter l'autre et le haïr, n'est-il pas une preuve de faiblesse, une manière indirecte et peu subtile de se prouver une supériorité douteuse ?

L'histoire, de façon répétée, pour sans doute l'inculquer aux différentes générations, a montré à tous que toute prétention de supériorité sous le seul facteur racial, est erronée.

Les différences entre races et peuples constituent une richesse, de discernement, et non de discrimination, d'autant plus qu'être fier d'appartenir à une quelconque ethnie est une marque d'acceptation et non de mérite. Personne n'a choisi d'être noir ou blanc, Toubi ou B'ni Bouslimane. Où réside donc le mérite ?

Et si Ben Boulaïd, un héros de portée planétaire, et ses contemporains avaient pensé de la sorte, d'une manière si discriminatoire, nous serions encore sous le joug de chaînes lourds à traîner.

Je ne comprends pas comment, celui qui voue une hargne meurtrière à ses semblables peut à ce point supporter de se consumer de

l'intérieur et d'en tirer sans doute même un soulagement paradoxal et pervers.

Ces êtres intelligents ont toutefois- à mon humble avis- été leurrés par une sombre histoire où une malédiction a semé la haine et la discorde qu'elle leur a laissé le soin d'entretenir, et ils l'entretiennent....

Aucun salut n'est possible là où de tels ressentiments sont maîtres.

En l'absence d'une coopération, une concurrence serait bien plus sage et bénéfique que la rivalité.

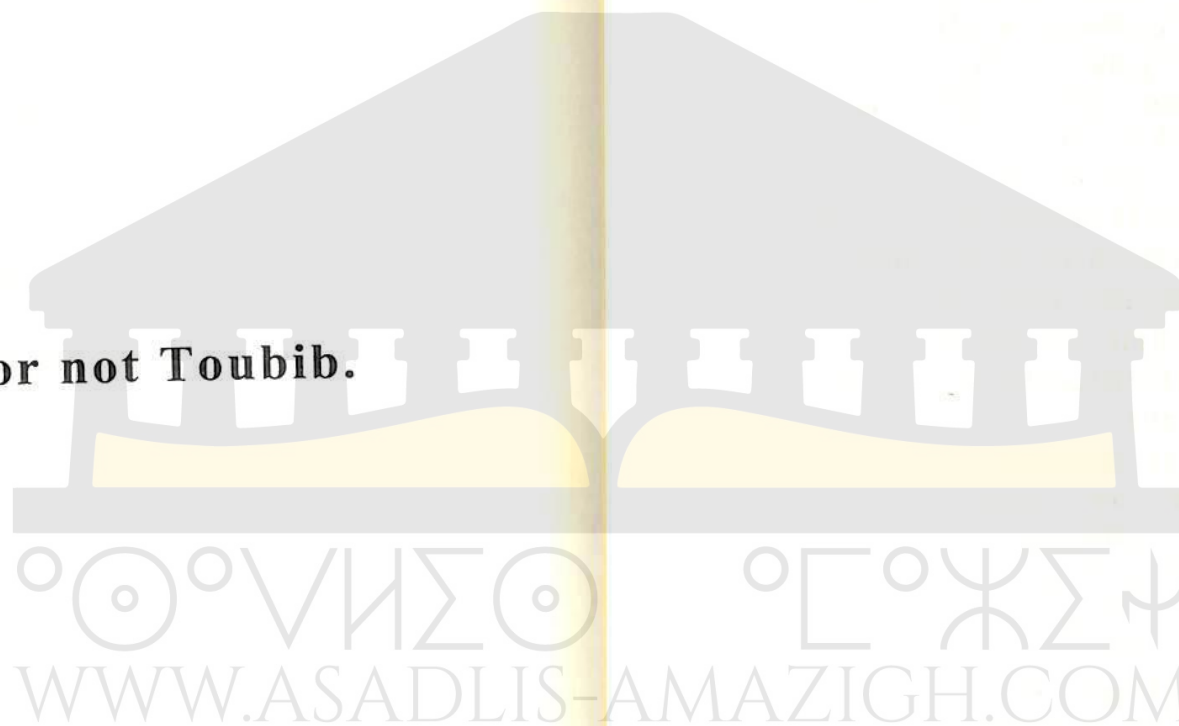
Au sein des deux tribus, on retrouve plusieurs patronymes identiques, des YEZZA, des LAHLOUH, des ATHMANI, des RAHMANI... pour ne citer que ceux-là, une preuve de plus de l'arnaque et du leurre de l'histoire, où quelquepart l'on a ressenti un besoin pressant de diviser pour mieux régner.

En outre, au sein de chaque tribu, la haine envers les différences continue.

On déteste jusqu'aux frère et sœur... Un monstrueux narcissisme s'exprime... et tente en vain de se justifier...



Toubib or not Toubib.



Peu après dix-sept heures, j'ai donné un second tour de clé dans la serrure de la porte extérieure du bureau tout en poussant machinalement le panneau pour m'assurer de sa fermeture, et n'ayant rien de particulier à entreprendre ce soir-là, comme la plus part du temps d'ailleurs à de tels moments, j'ai décidé d'effectuer un tour en voiture hors du village. J'ai donc pris le volant et errait au hasard, sans but précis... Quelques nuages bas obstruaient le ciel et conféraient une tonalité triste et monotone à cette fin d'après-midi.

Vers dix-huit heures, comme il allait bientôt faire nuit, j'ai pris le trajet inverse. C'était au mois de septembre, et les journées ont raccourci sensiblement.

Au sommet de côte, qui marque l'entrée du village, j'ai remarqué un manège plutôt insolite : un taxi-break stationné au travers de la route et un attroupement de curieux... Je n'avais aucune idée de ce que cela pouvait être, j'ai simplement ralenti, et avançais prudemment, à faible allure en essayant de trouver une issue parmi les badauds, quand un enseignant de l'école primaire du centre s'est tenu brusquement devant ma voiture tout en me faisant de grands gestes des mains, me signifiant d'arrêter... Quand le véhicule s'immobilisa, par la vitre baissée,

l'enseignant, dans une voie incompréhensible, me fit tant bien que mal comprendre que mon cousin Salah a été renversé par une voiture... « Elle lui a passé dessus » m'a-t-il précisé...

J'ai inspiré profondément, et m'appliqua à garer ma voiture un peu à l'écart, devant la clôture de la mairie.

J'ai réalisé encore une fois à quel point mon absence du village pouvait des fois être péjorative, en même titre qu'être ubiquitaire est quasi impossible.

Sur les lieux de l'accident, je trouve la victime allongée à l'arrière du taxi, les habits déchiquetés et maculés de poussière, le visage blême et couvert de multiples écorchures, une larme de sang perlait à la commissure de ses lèvres, provoquant chez moi une véritable panique contenue au prix d'un grand effort... Aux mains, siégeaient des marques de brûlures, et les pieds du pantalon étaient déchirés sur pratiquement toute la longueur.

Salah a ouvert lentement des yeux en coucher de soleil, larmoyants, et accrochait par là tout son espoir en moi... Je sentais sa faible poigne s'agripper à mon bras. Il était visiblement heureux de ma présence, et j'étais plutôt terrifié... J'ai d'abord songé au pire, une hémorragie interne serait fatale, car jamais je ne pourrais l'évacuer à temps. D'ici, tout est loin...

« J'ai mal à la jambe » articula doucement Salah avant de s'abandonner dans l'inconscient.

Le lourd véhicule, que les occupants ont quitté vaillamment en marche quand le conducteur a perdu tout contrôle, dans sa course folle emporté par la gravité de la descente, tel un fauve en furie, a fauché le cousin, qui se trouvait au mauvais moment, au mauvais endroit, sirotant un thé devant le café maure de Saâdi, avant de s'immobiliser arrêté dans sa course par la façade de la bâtisse... On a retiré la victime de sous l'essieu arrière.

J'ai conseillé au chauffeur de taxi de partir sans tarder. Je suivais derrière, en compagnie d'Ali, son fils aîné. Mon coupé ne convenait pas à ce genre de passager.

A quelques dix kilomètres de Biskra, j'ai cru bon d'attendre sur le bas côté de la route le taxi que j'ai doublé à hauteur de M'chounèche.

Après dix minutes d'attente, j'ai jugé plus sage de faire demi-tour, je ne m'expliquais pas ce retard.

Dans l'obscurité totale, au beau milieu du pont de Lahbel, nous découvrions le taxi en panne, salah gisant et geignant à l'arrière, le chauffeur adossé à la portière avant, membres

croisés dans un air de défaite et de résignation.

Nous l'avons transbordé dans le coffre arrière de ma voiture, et nous avons repris la route de l'hôpital, à quarante à l'heure, ce qui n'empêcha point d'exacerber les douleurs de la victime au rythme des cahots incessants.

A l'hôpital, vers vingt-deux heures, le diagnostic d'une fracture du fémur et un volet costal a été fait.

Le personnel hospitalier a pris le cousin en charge, et là, j'ai ressenti une fringale plutôt difficile à satisfaire... Je n'ai rien mangé depuis midi. Je me suis ravitaillé en biscuits au kiosque de l'entrée, ne pouvant se restaurer nulle-part à cette heure-ci.

Au retour, j'ai pu accélérer l'allure, le chauffeur en faction devant son taxi trouvait le temps long.

Nous nous rendîmes ensuite à M'chounech, féérique oasis, située en retrait, vers l'est de la nationale traversant la plaine aride, singulière par son panorama, à l'aspect tiré des contes des milles et une nuits, ou tout comme, couchée aux pieds des montagnes chauves et désertes, arides et désolées. Pour atteindre Miouri, le quartier antique, il faut traverser une route bordée de jardins verdoyants aux arbres fruitiers divers et aux palmiers dont les sommets se confondent pour

créer un ombrage permanent ô combien bienfaisant en cette zone de particulière canicule !

La route était déserte, et le sirocco qui s'est levé particulièrement fort ce soir-là emportait des touffes et des brindilles d'herbes sèches dans un tourbillon de terre et de sable, des volutes s'en élevaient dans le ciel, à la verticale, comme des tornades miniatures, des scorpions, le dard haut dans le vent, traversaient la route à vive allure... Sinistre paysage...

A M'chounèche, un jeune villageois, que nous avions tiré de son sommeil à minuit, a bien daigné nous porter secours, le sourire aux lèvres, et accepté de remorquer le véhicule et le garder en lieu sûr.

M'chounèche est singulièrement pittoresque et constitue un fief de la culture et de l'identité, excelle en production de poterie d'art et de chanteurs tels Amirouche ou Mihoub, qui tentent à travers leurs voix de véhiculer haut et fort la beauté de l'authenticité de l'Aurès, à sauvegarder.

Après bien des péripéties, j'arrive chez moi à deux heures passées, mort de fatigue et de famine...

L'exercice de mon métier au quotidien et mon quotidien me font voir de toutes les couleurs, à ne jamais en finir... Une sorte de suite arithmétique, souvent géométriques d'écueils, de difficultés et de profondes déceptions... et aussi d'allégresse et de satisfaction.

Parfois, souvent même, l'on croit connaître suffisamment le monde et les gens alentours, pour se rendre amèrement compte juste après à quel point l'on s'est gouré, jusqu'à conclure que jamais il ne serait possible de bien percer le fond de pensée d'autrui.

J'ai le mérite de pratiquer un métier riche en enseignements et expériences avec des contacts humains très étroits et variés, mais ô combien lourd de responsabilités pénibles à porter et à supporter, aisée à assumer quand on réalise à quel point l'on est utile à ses semblables.

Chaque malade diffère totalement du précédent, à tous points de vue, et il faut constamment adapter comportement et jugement à la seconde près à des situations sans cesse nouvelles, valser d'une approche diagnostique à l'autre, d'une angine pultacée à des métrorragies suspectes, d'une hystérie à un ulcère gastrique, d'une schizophrénie à un abcès tuberculeux...

La conception de chacun à propos des médecins et médecine est tellement différente, parfois aux antipodes, si bien qu'il faut constamment tenter de déceler ce à quoi le patient pourrait s'attendre, pourrait attendre de moi, alors qu'en définitive sa requête tacite réside dans la guérison, à défaut, dans le soulagement.

Ainsi donc, à propos d'une allergie saisonnière, le patient se plaint non plus de la maladie mais surtout des récidives, l'hypertendu et le diabétique se plaignent d'être « comme avant » et toujours sous traitement, comprenant mal que « comme avant » est en soit un bon résultat! Et Là, à part un confort relatif apporté au patient, à ma connaissance, la médecine n'a pas pu à ce jour apporter une solution à ces problèmes tels le souhaiterait le malade.

La détresse des gens me laisse profondément méditatif et leur conduite parfois dubitatif, si bien qu'il m'arrive trop souvent d'être victime de mon altruisme quand le côté impulsif et humain l'emporte sur la partialité d'un raisonnement, qui, lui, prend un peu plus de temps... L'un des gros écueils rencontrés sans cesse, réside dans le fait qu'au lieu de mettre l'accent sur les conduites à tenir devant des cas de maladies, je me vois contraint de songer à la conduite à tenir devant le malade lui-même. La même maladie est perçue

différemment chez des individus différents, et le souci non formulé souvent n'est pas uniquement la guérison...

Il faut constamment éviter de les contrarier, d'irriter leur ego, bien que là n'est point l'intention, autrement la prescription à base de comprimés est rejetée ou mal acceptée, surtout si le malade s'attend à la voie parentérale ; rejetée sans même prendre la peine d'attendre les effets nécessitant un minimum de temps, car là aussi la plupart des gens exigent le miracle forçant parfois la main au médecin le conduisant à traiter suivant la fantaisie du patient et non le bon sens d'une science éclairée, diminuant de façon sensible la délimitation entre placebo et traitement carrément dicté par le patient lui-même, persuadé que c'est ce qu'il lui faut.

Je suis à l'écoute attentive de mon malade, mais sa requête, bien des fois dépasse de beaucoup les limites actuelles de la médecine ou du moins de mes connaissances.

Combien de fois n'ai-je pas vu de patient changer de médecin traitant, lassé de se voir prescrire à chaque consultation les mêmes produits, en dépit d'un bienfait réel et palpable obtenu...

Quand une contre-indication fait obstacle à un médicament à effet rapide mais agressif, le patient consulte souvent ailleurs. Ainsi les chroniques passent-ils leurs temps à essayer de dénicher le docteur - miracle ou même le

docteur-seigneur..., n'ayant jamais à l'esprit les limites mêmes de la médecine concernant bien des pathologies...C'est le docteur qui trinque devant les limites de la science...

Le paradoxe se concrétise souvent sous formes de patients consultant, donc se remettant à la science et à l'expérience accumulées par leur médecin, faisant part à celui-ci de leurs maux, et enchaînant sur la conduite à tenir. J'entend souvent : « prescrivez-moi trois ou quatre piqûres et des suppositoires », je n'hésite pas à demander parfois au patient de préciser son désir : vouloir guérir, ou être soulagé, c'est selon, ou désirer des piqûres ??

De telles conduites constituent une véritable entrave à la mission de protéger le malade contre la maladie et contre son ignorance dans un domaine où toute une vie est consacrée sans pouvoir se targuer de tout connaître.

Bien entendu, tenter d'expliquer, cela va de soit, ne suffit pas, j'ai assisté bien des fois, à des haussements de tête affirmatifs, et constater par la suite que le malade ne démord pas d'un iota de son idée préconçue, toute faite.

L'exercice en campagne est rudement laborieux comparé à la médecine en milieu urbain où le médecin passe incognito hors de son bureau, et donc seule sa façon de faire et son savoir-faire sont mis à l'épreuve.

Une lutte acharnée, de longue haleine contre les idées reçues s'impose d'elle-même, et je crois qu'avec le temps certains ont fini par changer leurs manières d'aborder leurs problèmes de santé.

Au village, hors du bureau le praticien continue à être observé, jugé sur des conditions extra - médicales, au quotidien, et répond rarement à l'idée que l'on se fait du docteur, qui perçoit peu ou prou la bénédiction de la population et n'est forcément pas plébiscité par l'unanimité des habitants qui juge avec une grande aisance et sans vergogne à tout bout de champ, souvent de façon acerbe et gratuite.

Là, les gens n'hésitent pas une seconde à porter préjudice à l'amour-propre d'autrui, sans l'ombre d'un souci, et paradoxalement, n'acceptent pas d'être touché dans leur amour-propre à eux...On tombe une fois de plus dans l'égoïsme démesuré.

Ma besogne est devenue nettement plus difficile quand j'ai constaté que bien des malades confondent « médecine » et « divination ». Ainsi, le malade cache-t-il volontiers ses consultations chez les confrères et les différents traitements plus ou moins suivis, parle difficilement de ses différends familiaux, et reconnaît rarement l'interruption d'un traitement en cours, ne parle presque jamais de ses recours à la para médecine... Il incombe au médecin de deviner tout ça...

Je crois que ce qui nous aide à tenir le coup, c'est la passion du métier et la profonde foi dans les sciences, conjugués à l'amour à l'égard du malade. Sans quoi, on abdique au bout de quelques années d'exercice.

La fable du meunier et de son fils reste d'actualité, car si le docteur contente le premier, il contrarie le second...

Un soir, rentrant chez moi exténué après une journée assez chargée, harassante en tout cas, j'enfile mes habits d'intérieur, un sweat-shirt et un pantalon de sport, puis je m'installe, confortablement devant le petit écran.

Ce sont là de ces rares moments réjouissants et exquis de la journée, où je retrouve un peu de détente à entendre les rires cristallins des enfants et les bruits familiers. Cela ne dura pas longtemps, car j'entends retentir le carillon de la porte, j'ouvre, et un adolescent essoufflé, aux cheveux ébouriffés, m'apprend que sa mère était souffrante.

J'ignorais de quoi il s'agissait, et il est difficile de prévoir les parades à toutes les éventualités dans une trousse d'urgence.

La voiture de mon beau-frère, moteur encore chaud, stationnée dehors, me permit de gagner un temps précieux pour me rendre chez la malade habitant Zinoun, un quartier moyennement loin situé de chez-moi.

Je ne m'attendais pas du tout à ce que j'ai trouvé devant moi ! D'ailleurs je ne sais pratiquement jamais à quoi m'attendre, j'étais vraiment pris de court devant la scène qui évoluait sous mes yeux : la femme d'un certain âge, était assise à même le sol en ciment rugueux, jambes allongées, se tirant les cheveux dans un mouvement pendulaire d'avant en arrière, les yeux exorbités et injectés de sang lui conférant un étrange air

de démente, tenant des propos incohérents et criant de toutes ses entrailles, croise les jambes dans une position en tailleur, puis penche sa tête et son corps sur sa droite, les bras allongés, dans une posture évocatrice d'une prière ou d'une quelconque chorégraphie de drame. Son agitation est telle qu'elle ne trouve aucun répit, aucun apaisement, à tel point que je me demande franchement par où commencer.

La situation est visiblement tragique, et je me trouve confronté à une intervention en solo, avec des moyens rudimentaires, voire même inexistant.

Jadis, lors des gardes en hospitalier, l'ambiance de camaraderie et de confraternité qui y régnait, facilitait le travail et l'enrichissait de façon active ou passive, les fluides, c'est à dire les connaissances passant des milieux les plus concentrés aux milieux les moins concentrés.

Lors d'une situation difficile, un aîné était toujours disponible quelque part pour vous prêter main-forte.

Parfois une solution collégiale est trouvée au problème posé.

Je m'en souviens, toutefois, de ces gardes aux urgences, où le médecin de service ne pouvait s'empêcher de se plaindre des fausses urgences, et un confrère, en l'occurrence Docteur Aïssaoui, m'expliquait son point de vue: l'heure de pointe était généralement la

fin de journée, car c'est l'heure où l'on rentre chez soi pour retrouver un enfant souffrant, dont la mère, exaspérée par l'attente de toute une journée, aux dimensions démesurée sous l'effet d'un état d'esprit tendu, accueille le mari avec plus de véhémence qu'il n'en faut. Ce dernier abdique et se précipite aux urgences, l'enfant dans les bras. La moindre attente- il y a d'autres malades avant lui- le met hors de lui...L'auxilliaire médical tente d'apaiser les inquiétudes en attendant. Vers dix-huit, dix-neuf heures, heure de changement d'équipes en plus, le temps aussi de dîner, jugé hérésie...Le médecin de garde doit faire face à un monde fou...Et ce ne sont pour beaucoup point des urgences...

Avec un peu de recul, pendant ces gardes-là, je me dis qu'au moins, là, j'avais bien des moyens à ma disposition, que je ne peux avoir dans l'exercice en privé, et surtout, qu'il y avait la relève le lendemain...

De violents propos aigus s'élevaient d'une chambre voisine. La fille aînée, issue d'un premier mariage, tempêtait sur le mari, proférant menaces et injures peu confortables pour lui et pour l'ouïe.

Tout ceci devant le regard terrifié et hagard d'enfants ahuris et hébétés...pétrifiés, collés aux murs par la terreur et l'horreur.

J'avais un profond sentiment de pitié et de désolation impuissante...

Visiblement la dame a piqué une sérieuse crise de nerfs suite à un grand malentendu conjugal. Des contusions et des excoriations fraîches témoignent de violences récentes, quelques minutes auparavant.

J'ai essayé tant bien que mal de remédier à la situation, calmant la patiente par des comprimés et quelques paroles, puis rentrais chez moi l'échine courbée comme si je portais ces malheurs sur le dos, déçu de ne pas pouvoir faire plus.

Me détacher et ne pas m'impliquer au point d'être fragilisé est rudement difficile ici. Il faut tenter d'oublier, le plus vite sera le mieux, afin de pouvoir s'investir au cas suivant est un impératif.

Ce travail relèverait dans un second temps d'une compétence psychosociale, ou même d'ordre familial, que je ne peux prétendre en mesure d'entreprendre, et j'ai peur parfois d'enfoncer le clou dans la tentative d'entreprendre un geste d'apaisement.

Plus tard, j'ai ouï dire que l'origine du conflit, était la répudiation, et que le vieux envisage de se remarier...

Je n'arrive pas même à savourer l'air inhalé après avoir assisté en spectateur impuissant à des scènes de ce genre Dieu sait ô ! combien elles sont nombreuses même quand on n'en a pas vent.

Ma compétence, mon expérience et l'enseignement suivi, conjugués à la situation géographique de mon village et à la carence en des moyens adéquats, limitent énormément l'efficacité devant certaines situations.

Je calme les esprits pour un moment, alors que les affres et les gouffres de ces gens demeurent, se soldant bien des fois par des suicides purs et simples, la victime emportant son chagrin outre-tombe.

A franchement parler, de pareilles situations ne sont maîtrisées que par un cocktail d'humanité, de compétence et d'une profonde volonté de soulager.

Le commun des mortels, ici, ne parle d'humanitaire que quand il s'agit de sa personne et de soins à l'œil, sans bourse délier !!

Ce sont les moments où quelque part en moi, je regrette d'être médecin, sinon témoin, du moins, de situations plus qu'embarrassante, à vous fondre le cœur !!

Par moments, je reste complètement sidéré devant des conduites incongrues et étonnantes de par leur ancrage social.

Ainsi, tout malade consultant pour un malaise ou une douleur quelconque, réclame-t-il aussitôt une injection, à défaut, son entourage le fait pour lui ! ! Un des cas les plus marquants en l'occurrence, était celui de ce vieux ramené dans un état d'inconscience totale, allongé à l'arrière d'une carriole, des couvertures remontant jusqu'au menton. Un examen sommaire, a mis en évidence un abdomen chirurgical patent, la perforation d'un organe creux constituait le diagnostic le plus probable, et la complication par une péritonite était à craindre. Alors que j'expliquais rapidement aux parents l'accompagnant la nécessité de l'évacuer sans tarder aux urgences chirurgicales, ceux-ci me réclamaient la sempiternelle injection ! !

Par contre, consultant chez un *taleb*, on ne bouge pas, on ne souffle mot sans son aval, et à quelques mètres de son habitation-lieu d'exercice- on arbore déjà un air grave et solennel mitigé de crainte. On suit à la lettre ses consignes et recommandations, avec souvent le conseil, formel d'éviter médecine

et médecins. Ainsi donc, combien d'accidents vasculaires cérébraux ai-je vu trop tard, de convulsions fébriles infantiles... Toutes les manifestations de souffrance du psy sortent de l'essor de la médecine conventionnelle....

Le comble dans tout ceci, c'est de voir nombre d'intellectuels, peu imbus d'une science rationnelle avoir recours, dans l'ombre, à ces mêmes procédés, prônés par des illettrés, qui, à la limite ne sont pas à blâmer.

Le lendemain, je me suis rendu à l'hôpital de Biskra. J'ai trouvé le malade, opéré en urgence la veille, souriant de toutes ses dents, radieux et heureux d'être toujours de ce monde...

A l'heure où juste à côté, on surfe sur le Net, navigue sur les autoroutes de l'information, et à l'époque de la télé-chirurgie et de la réalité virtuelle, chez nous, on manque de rudiments de la vie et on persiste à banaliser les sciences et technologies, tout en faisant fi des coutumes et traditions.

J'entends assez souvent les gens reprocher aux médecins de ne pas croire dans «la médecine des plantes » confondant et faisant d'emblée l'amalgame entre phytothérapie, science à part entière où l'on fait usage éclairé de plantes médicinales après observation, expérimentation, et étude du principe actif, puis conclusions suivant les

préceptes même de la science, c'est-à-dire reproduction du résultat à la répétition de l'expérience, avec des empirismes souvent individuels et isolés ne permettant aucune conclusion universelle.

L'humanité n'est pas faite de jumeaux, cela tout le monde le comprend et l'intègre, et on n'hésite pas à répliquer à une tierce que l'on est différent question goûts et couleurs, mais on comprend mal que l'on tombe différemment malade de la même maladie, et on n'hésite pas un seul instant à transposer les médicaments d'une personne à une autre.

Je suis très respectueux des traditions sans doute par nostalgie d'un passé heureux quoique miséreux, et à l'époque, nous n'avions qu'un recours forcé et incontournable à la médecine populaire pour nous soulager de nos maux.

Ma mère, après le décès de mes trois frères suite à une épidémie, afin de conjurer le sort et m'éviter le même sort eut recours à un artifice singulier, perpétué actuellement chez mes enfants par respect à sa mémoire, elle m'a fait porter à l'oreille droite, percée, un pendentif en argent.

C'était la guerre et l'état des choses et des lieux n'était pas ce qu'il est aujourd'hui.

De nos jours nous faisons l'unanimité sur les bienfaits des acquis technologiques à notre portée. Paradoxalement, s'agissant de

protéger notre bien le plus précieux, la santé, on préfère, quelque part encore à privilégier les méthodes archaïques, dépourvues de tout bon sens.

Ailleurs, on ne concevra point d'être privé de sa télévision, de transport motorisé, d'électricité...

Khali Tayeb, Sissi pour ses proches, était un de ces guérisseurs par « phytothérapie » préparant lui-même ses potions et ses onguents complexes dont l'excipient était immanquablement du miel authentique, après avoir jugé lui-même de la conduite à suivre, l'automédication était là hors de portée, par conséquent le malade demeure dans son rôle de malade et ne fait point en même temps office de guérisseur ou de médecin...

Tout comme les sorciers aborigènes d'Australie, ou les sorciers africains dont les pratiques semblent donner des résultats certains, quoique souvent non élucidés mais confirmés par des hommes du métier, Sissi Tayeb, humble et sage avait les secrets des plantes hérités oralement sans doute de son ancêtre Cheikh Ch'bah, illustre érudit en la matière et en théologie, et faute de transcriptions qui aurait permis une pérennité de leurs connaissances, leurs secrets ont été ensevelis avec eux.

Pas plus tard que ce matin, je reçois une patiente diabétique, souffrant d'affreuses douleurs abdominales suite à l'ingestion d'une infusion à base de feuilles de laurier-rose et d'une plante désignée par « *arbre de Marie* », cocktail conseillé et recommandé par une voisine pleine de bonnes intentions.

Cette dame veut à tout prix « guérir » de son diabète et s'en débarrasser une bonne fois pour toute. Acceptant mal la chronicité de sa maladie, tous les moyens s'avèrent alors bons. Sait-on jamais, dit-on !!

Et pour comble, elle me cache qu'elle a déjà vu un confrère, le matin même, et que devant la persistance des douleurs, elle consulte chez moi. Je n'ai aucune notion sur l'intoxication par pareille plante et je prescris donc, à quelque chose près, le même traitement, en attendant de savoir.

Je lui ai conseillé de revenir dans l'après-midi si elle continue à souffrir, elle habitait à proximité de mon cabinet.

Je ne l'ai pas revue.

J'ai appris plus tard par son fils qu'on a dû l'hospitaliser.

D'autres, devant des cas de fractures, ont recours à des attelles traditionnelles et reprochent aux médecins leurs rejets de la méthode. Ils diagnostiquent et réduisent sans

le concours de la radiographie, d'une manière exagérément sûre. On assiste bien souvent, impuissants, à de terribles complications irréversibles, parfois dramatiques, passées sous silence et jamais évoquées. On ne retient alors que les cas réussis et où les suites sont bonnes.

A ce moment-là on vous recommande vivement telle ou telle personne réputée pour sa dextérité dans les réductions de fractures !

Nos structures sanitaires sont pourtant suffisamment équipées pour parer à ce genre de problèmes, mais il suffit d'une seule mauvaise réduction, pour que la nouvelle fasse tâche d'huile, et là sont gardés sous silence tous les cas réussis !!

Je n'en veux point aux miens d'être ignorants, mais le refus d'écouter les gens du métier, tout métiers confondus, porte un lourd préjudice à la communauté qui refuse de tirer avantage des avantages à sa disposition.

Par une nuit d'été, vers les coups de minuit, j'essayais tant bien que mal de trouver le sommeil, laborieux avec la canicule qu'il faisait, et le tintamarre de la boulangerie d'à côté, quand la sonnerie m'invite avec insistance à me lever.

J'ouvre la porte extérieure et me trouve nez à nez avec un jeune voisin, à l'air visiblement inquiet si l'on se fie à ses yeux écarquillés et à son parler saccadé. « Ma mère est très malade » me dit-il, « et mon père vous demande de venir vite »

J'avais naïvement pensé que la mère était tellement malade que le père devait rester à son chevet.

Je saisis la valise d'urgences, et me précipite sans tarder chez mon voisin. En faisant irruption dans le salon où les enfants en bas âge dormaient pêle-mêle, qui par terre, qui sur une banquette, les plus âgés entouraient leur mère, grosse femme dans la force de l'âge, assise dans un coin, un bras pendant le long de son corps, soutenu par l'autre bras, et les lèvres tordues dans un triste rictus, l'accident vasculaire parlait de lui-même, j'ai dû une fois de plus me poser à moi-même la question du retard d'appel.

La femme, originaire de Chengrara, situé à la pointe nord de Chenawra, est à l'image de la réputation des habitants de ce hameau : très coriace.

La belle-mère, que je remarquai un peu plus tard, me demanda de faire vite ? ?

J'examine la patiente, et je découvre une tension artérielle très élevée, 250 mm de mercure ! Et cela depuis cinq jours me dit-on !

Son mari dormait profondément dans la chambre voisine.

J'étais hors de moi, car durant ces cinq jours, la patiente se contentait d'un talisman délivré par un taleb la menaçant de complications si elle consulte un médecin !

En désespoir de cause, on vient, à minuit de surcroît, me demander le miracle que le talisman n'a pu opérer.

J'injecte un hypotenseur et j'évacue sur l'hôpital le plus proche.

Ce genre de malades a tendance à toujours donner priorité aux méthodes d'antan et ne s'en remet au médecin qu'en seconde intention ou en dernier recours.

Ainsi, devant des otalgies, administre-t-on d'abord, dans le conduit auditif, un macérât de feuilles de noyer. On consulte devant la persistance des douleurs, après avoir épuisé toutes les méthodes connues : instillation d'huile d'olive, de nectar de grenade aigre...

Il s'agit là de mes voisins, envers lesquels jamais je n'ai été avare de mes services, éducation sanitaire et conseils entre autre chaque fois que les circonstances le dictent,

seulement, leur croyance en des pratiques ancestrales totalement révolues, du temps où les moyens ne laissaient pas d'autres alternatives, est trop profondément ancrée. C'est clair, je ne suis pas encore en mesure de leur tenir un discours qu'ils sont à même de déchiffrer.

A l'opposé, M.Hadda, mère du maire, une hypertendue de près d'un siècle d'âge, au maigre visage sympathique et laconique à la fois, sur lequel, en alphabet de rides et ridules, le temps a calligraphié l'histoire complète de sa vie, les tatouages remontant sans doute à l'épopée de sa jeunesse, constitue l'exemple d'assiduité et de rigueur permettant de lui assurer un suivi tout ce qu'il y a de bénéfique, avec des avis spécialisés quand cela est jugé nécessaire. Une femme qui appartient pourtant à un autre siècle...

Méticuleuse en dépit de l'âge, me rapporte tout fait nouveau avec fidélité, et me met au courant de toute intolérance, de sorte à ce que je puisse lui apporter le meilleur de moi-même.

Une grande tendresse est née entre cette vieille femme et son médecin...

La femme, à T'kout, racée, et en acier trempé, outre son omniprésence et son dynamisme,

offre la particularité d'une grande authenticité.

Présente dans des secteurs divers de l'emploi, même la femme au foyer est active beaucoup plus hors de celui-ci où elle effectue des travaux plutôt titanesques.

Monsieur, souvent, à ces moments-là est au café, à palabrer de tout et de rien et à battre des cartes sur un tapis usé...

Des cas analogues, j'en vois tous les jours, et je ne comprends pas pourquoi certaines gens ne font appel au médecin ou ne se résignent à consulter qu'après échec des méthodes archaïques, qui, en plus de la perte d'un temps précieux, laissent des séquelles difficiles à réparer.

Que l'on n'évoque pas la pauvreté, car il fut un temps où la population était totalement prise en charge par la gratuité des soins, consultations et médications, et ces conduites existaient encore, d'autant plus que bien des gens dépensent des fortunes qu'ils n'ont souvent pas pour se rendre à l'autre bout du pays tenter l'ablation de la vésicule biliaire par un imposteur. C'est plutôt donc histoire de mentalités devant lesquelles l'érudit doit se faire siens les devoirs d'informer et de persuader. Surtout persuader.

Ceux qui, devant l'échec d'abord de la médecine, celle-ci, comme toutes les sciences n'a pas encore émis de point final, usent par

la suite d'ultimes recours extra-médicaux, sont moins dans le tort.

Le charlatanisme trouve là un milieu favorable à son expansion, face à l'ignorance et à la misère, et les jours de marché hebdomadaires, un « guérisseur » vantant haut et fort les vertus de ses « médicaments » vend plus de baumes et de mixtures que le pharmacien voisin.

Le produit le plus souvent vendu, la panacée, est une préparation contre « toutes » les maladies. En quelque sorte, le Vidal dans un petit flacon ! !

La médecine, avec toute sa rationalité, dénuée de ses mystères, se fraie difficilement son chemin, et comme le raisonnement scientifique n'est point l'apanage du tout venant, l'on a vite tendance de dresser des règles universelles à partir de cas isolés.

Ces gens-là, se disant pauvres et le sont réellement, ne daignent pas même écouter leur généraliste et/ou leur spécialiste qui songent à leur éviter des dépenses inutiles quand certaines démarches onéreuses ne sont pas indiquées. Ainsi, ce malade réclame-t-il un scanner ou une radiographie, ou des analyses... Pour que le médecin puisse comprendre... Change tout bonnement de docteur le cas échéant... Celui-ci accepterait sans doute, c'est gentil de sa part...

Certains contestent la démarche émise par leur médecin, ses conseils, n'arrivant pas à intégrer que la raison d'être du praticien est de protéger son patient, en déployant tout un arsenal scientifique rudement acquis, invisible au profane, afin que le malade puisse triompher de sa maladie.

Le combat mené n'est pas le même devant une hypertension et un accident vasculaire constitué, et les chances de triomphe sont meilleures avec le premier cas que face au second où l'acharnement thérapeutique, patent et accentué à ce moment-là, ne porte pas ses fruits comme le souhaiterait la victime.

La plupart des hypertendus ne consultent régulièrement que très ou trop tard, et quand il le font ils acceptent mal une thérapeutique de longue durée, souvent à vie, meilleure en tous les cas que les malaises et les complications fâcheuses de la maladie.

Les cardiopathes équilibrés oublient leur maladie jusqu'au jour de la décompensation, se disant que leur médecin avait finalement raison.

Ce médecin ne demande point qu'on lui donne tort ou raison, mais simplement de se conformer à ses recommandations au seul profit du malade. Les conséquences désastreuses étant parfois d'une irrévocable irréversibilité et relèvent du drame.

Me reviennent en mémoire deux cas de douleurs rhumatismales des pieds, où les personnes concernées ont appliqué un macérât d'une plante particulière, aux feuilles très lisses « *haylalouth* », sur les zones douloureuses.

Je me souviens suffisamment bien du premier cas du genre : la peau, totalement lysée, fondue, laisse entrevoir la chaire rouge, tel un écorché vif.

J'ai d'abord cru être devant un cas de brûlure.

« Non », me rectifie la personne en question.

Je suis parvenu à éviter l'infection, et faire régénérer les tissus au prix d'une longue assiduité aux soins. Et comment, après une telle expérience !!

Une autre fois, un jeune homme d'une vingtaine d'années consulte pour une piqûre de scorpion qui date de deux ou trois jours. Il habite loin dans les montagnes et n'a pu venir aussitôt. Il a donc appliqué le procédé populaire, la « roche anti-venin » sur son doigt.

Quand il ôta le pansement de fortune qui ornait son index, il exhiba une phalange à la peau toute nécrosée. Orienté en chirurgie, il en subit l'ablation.

Nous étions en plein mois d'août. J'étais en train de siroter nonchalamment un rafraîchissement devant un café du centre quand je remarque un vieil homme, au visage osseux, venant visiblement dans ma direction. Nous étions quelques-uns à nous attarder là. A onze heures du soir en été, ce n'est pas forcément l'heure de rentrer.

L'homme, effectivement, nous salua d'un geste, et m'apprit que chez moi, où j'ai aménagé un bureau des urgences nocturnes, m'attendait «un cas de piqûre de scorpion ». Je ne me suis pas inquiété pour autant, car il me restait encore une ampoule de sérum anti-scorpionique. Il faut se débrouiller pour obtenir du S.A.S, au risque de faire perdre à la victime un temps précieux. C'est facile d'orienter le malade sur l'hôpital le plus proche, mais environ quarante minutes le séparent de la possibilité de le prendre en charge.

Arrivé chez moi, je trouve deux adolescentes allongées toutes deux sur le même canapé. Toutes deux ont été piquées. Dilemme. Je n'avais qu'une seule ampoule de sérum...

12 décembre, 23h45 :

A un moment que je croyais le plus propice pour me consacrer un tant soit peu à moi-même un minimum de bon temps, j'ai décidé de couler un bain mérité avant d'aller me coucher.

Les meilleurs moments de la journée et les plus exquis sont généralement les fins de journées.

Alors que tout le monde dort, je savoure la quiétude et le silence de la nuit, pour lire, suivre un programme télévisuel, sans être dérangé, ou me couler un bain chaud.

Avec cependant toujours un arrière-fond de mise en garde, d'attention potentielle, car à tout moment la sonnerie risque de retentir, pour me trouver devant un cas de routine, qui dérange simplement, ou être carrément embarqué dans une lutte contre la mort...

Alors que je savourais les bienfaits d'une eau chaude et de la vapeur relaxante, ma femme frappa précipitamment à la porte de la salle de

bain et me dit, à travers le panneau, d'un air empressé et insistant, que monsieur Laâla est devant la porte. Sa fille aînée est gravement malade.

Mon projet de bain tombe aussitôt à l'eau. J'ai donc achevé de me rincer à la hâte, m'épongea, puis enveloppé dans un épais manteau, une serviette sur la tête, je sortis. Dehors, un froid glacial me cingle le visage. On effectue le parcours à pieds, Laâla habitant quelques pâtés de maisons plus loin. Dans le salon, toute la marmaille dormait profondément. Je me fraie un chemin jusqu'à la jeune fille qui souffrait en silence tout au fond, occupant un coin. Deux larmes luisaient sur ses joues et coulaient lentement de chaque côté du nez. Assise, elle tenait de ses bras croisés son ventre, tantôt penchée en avant, tantôt relevant la tête. Visiblement, elle souffrait beaucoup.

Je lui demande de s'allonger. Je l'examine, et conclus à une appendicite probable.

Je n'ai pu m'empêcher d'avoir un pincement au cœur devant le tableau général de la situation.

Je tente de dissiper et de calmer ses douleurs par la conjugaison des effets d'un antispasmodique, par voie intraveineuse et intramusculaire.

Le problème majeur et essentiel auquel je suis confronté dans de telles circonstances, c'est

d'avoir la tête lucide et bien sur les épaules, à minuit ou tôt le matin après un réveil en sursaut. Porter un diagnostic n'est pas chose aisée en soi, encore moins quand la fatigue s'empare du corps et de l'esprit. J'ai en permanence la hantise d'une erreur diagnostique ou d'une conduite à tenir aberrante et inappropriée, voire même fatale.

Heureusement, pour cette fois-ci, je ne dormais pas encore quand on a fait appel à moi. J'avais encore le cerveau alerte et vivace, l'air frais de la nuit aidant pour ce faire.

Le lendemain, la demoiselle, évacuée en chirurgie, a été opérée avec succès.

Je rentre donc chez moi, l'air satisfait, mais espérant moi-même ne pas attraper froid.

01 Octobre, fin de semaine :

C'est la noce chez les Berrehail, relations par alliances et je devais forcément m'y rendre, quoique je n'avais nullement le cœur à la fête.

Comme tous les fins de semaines, je me trouve exténué et las, à telle enseigne que je n'aspire qu'à un long sommeil, loin du monde, jusqu'au surlendemain. A force de dormir mal et insuffisamment, j'ai constamment l'impression d'avoir de gros nuages dans la tête, et la tête dans les nuages. Les impératifs sociaux nous en imposent tellement qu'il est généralement difficile de se dérober quand bien même cela n'arrange pas votre emploi du temps.

A treize heures, je me rendis donc à Chenawra, localité distante de quelques quatre kilomètres au nord de T'kout.

A treize heures trente le cortège nuptial prend le départ vers Arris, petite ville située à trente neuf bornes.

J'avais pour tâche de filmer la cérémonie.

L'aller-retour s'effectua sans incidents, et à l'arrivée, le père Berrehail tempestait devant le caméscope dans de longs gestes mélodramatiques. Il appartient au siècle dernier et ne conçoit pas les femmes en général, la mariée en particulier en face d'un objectif.

J'étais occupé à régler le cadrage et choisir l'angle de prises de vues pour qu'un jeune cousin puisse continuer à filmer, quand une main me tira discrètement par l'épaule droite. C'est un jeune orfèvre qui dit m'attendre depuis deux heures. Sa sœur vient de mettre au monde une petite fille et est gravement malade.

Le jeune en question, malade aussi, aimerait, dit-il se faire examiner à son tour rapidement afin de retourner le soir même à son travail, à Biskra.

La jeune femme était extrêmement bouleversée et agitée, et me rendait l'examen laborieux.

Il s'agissait d'une sévère surinfection d'épisiotomie qui a traîné depuis voilà un mois, et devant la forte fièvre ma crainte d'un risque de septicémie était légitime.

Dans l'impossibilité de l'évacuer dans l'immédiat, j'ai décidé de mettre en place, à domicile, une perfusion, et mettre en route une thérapeutique cliniquement jugée adéquate.

Cela exigeait une surveillance qui se prolongerait sans doute jusqu'à minuit, mais je ne me sentais pas capable d'abandonner la patiente à son triste sort et les risques à prendre aussi bien pour la patiente que pour moi.

Le plus simple était de lui remettre une lettre d'orientation pour hospitalisation. Mais ma certitude de cette impossibilité avant le samedi matin fait que je décide de tenter quelque chose dans l'immédiat.

J'ai donc passé la nuit entre le domicile de la jeune mère et Chenawra. Chez les Berrehail, la soirée a commencé, animée par un groupe de quatre danseuses à l'accoutrement pailleté de circonstance, un chanteur et un animateur. Ce soir-là, la bière a coulé à flots, en cachette, car bannie par la religion et la société. Les convives étaient ivres, mais l'alcool demeurait invisible, hormis une bouteille de liqueur que le marié a servi à ses proches amis.

En d'autres circonstances, quand Massinissa ou Amirouche, des voies qui chantent le terroir, viennent animer une soirée à T'kout, les jeunes, tenant à tout prix à boire, enfuient

les canettes de bière profondément dans leurs poches et aspirent le breuvage par un fin tuyau, un perfuseur en l'occurrence, savamment dissimulé sous les habits jusqu'à portée des lèvres. Ainsi, ils ne se font pas remarquer avant de manifester quelques signes d'ébriété.

La fête a lieu dans la cour mitoyenne à la résidence, une vaste maison où cohabitent trois foyers.

L'assistance, agglomérée en un large cercle, qui debout, qui assis à même le sol, au centre duquel évoluent les danseuses et les danseurs. L'atmosphère, apparemment relax, permet aux gens de décompresser un brin. Les occasions de ce genre sont plutôt rares, et souvent, bien des fêtes ressemblent étrangement à des obsèques.

A vingt et une heures, j'ai jugé opportun de retourner jeter un coup d'œil à ma patiente. Ma voiture se trouvant coincée par d'autres véhicules, je profite de la bonne volonté d'un jeune ingénieur qui vient justement me solliciter pour aller voir son frère cadet souffrant de douleurs abdominales. Nous nous rendîmes d'abord chez moi afin de prendre mes affaires, puis à Tighezza, un quartier situé après la traversée de l'oued. Il a commencé à pleuvoir à fines gouttelettes en ce début d'automne. Je sentais une grande

lassitude, et en mon fort intérieur, je me surprends la hâte d'en terminer avec mes malades afin de pouvoir me payer un sommeil, du juste. Mes paupières commençaient à s'alourdir sensiblement.

Vers minuit passée, je rentre chez moi, harassé, complètement vidé de toutes mes forces.

Je n'avais même pas le temps d'aller récupérer ma femme et mes enfants à Chenawra. Heureusement que mon beau-frère s'en est occupé pour moi.

La maison est plongée dans le calme. Tout le monde dort. Je veille à ne réveiller personne. Je me glisse donc délicatement dans mon lit, et je m'apprête aussitôt à plonger dans un profond sommeil.

J'ai à peine commencé à m'assoupir quand la sonnerie retentit dans le silence nocturne. Je me précipite vers la porte avant que l'insistance du carillon ne réveille les enfants. Ma femme ayant le sommeil léger, me demande qui cela peut-il être à cette heure-ci ? « Un cas de morsure de serpent » lui dis-je. Je n'étais plus en mesure de réfléchir. J'ai fait appel à un ultime effort pour examiner la victime.

J'avais l'intention de soulager et de calmer, puis d'orienter vers l'hôpital. Seulement, fatigué à ce point, j'ai omis ce détail que je me suis rappelé une heure plus tard !

C'est dans de telles conditions que l'on risque de grandes bavures. Je ne peux refuser un malade sous prétexte de fatigue, car pour lui, ce travail est de tout repos, et puis il est plus gravement atteint que le médecin !

Je me suis donc rhabillé, sortit la voiture du garage, et prit la direction de Chenawra.

La patiente se porte comme un charme.

De retour chez moi, j'essaie cette fois-ci de retrouver le sommeil.

On sonne encore à deux heures. C'est un petit garçon ramené par son père qui rapporte la notion de vomissements abondants. J'injecte un antiémétique et propose de revoir le gosse le lendemain si tout n'est pas rentré dans l'ordre.

Dans pareil cas on peut facilement passer à coté de maladies graves, médicales telles les méningites, ou chirurgicales. Seulement, voilà, encore un peu, et je m'évanouis.

Juste après le départ de ce dernier patient, je plonge dans un profond sommeil sans rêves.

Le lendemain, neuf heures, je me lève avec une sacrée gueule de bois que je vais traîner longtemps dans la journée. Je n'ai aucun appétit et une petite migraine vient couronner le tout.

En fin d'après-midi, je suis appelé à me rendre à Tadekht, un proche quartier auquel

on accède par des pistes difficiles et cahoteuses, voire même dangereuses en hivers par temps pluvieux, situé en aval de Baloul. Bien des fois, dans des cas d'urgences, je fais appel à la gendarmerie nationale en possession d'une quatre roues motrices idéale sur pistes sinueuses et glissantes. Il faut mettre en œuvre le moindre moyen possible pour répondre aux besoins d'une population souffrante et isolée.

A Tadekht, en examinant la vieille dame au chevet de laquelle le fils m'a fait appel, je découvre une hypertension artérielle très élevée et un état de dénutrition patent. Je soigne, donne quelques conseil et rentré chez moi où est censé m'attendre un cousin venu de Batna. Celui-ci, exacerbé sans doute par l'attente dû partir passer la nuit ailleurs.

Le lendemain matin, début de semaine, je démarre la journée fatigué.

Des fins de semaines de ce genre ne sont pas rares, et c'est, quand de temps en temps, je rends visite à mes beaux-parents, que je peux réellement me reposer un brin.



Il y a quelques jours de ça, j'étais tranquillement installé chez moi, occupé à aider l'aîné de mes enfants dans un cours de l'histoire lointaine de l'Algérie, quand le carillon résonna dans le hall. Il était dix heures du soir. Je stoppe net la conversation pour répondre. Un jeune m'apprend calmement que sa femme, accouchant il y a une semaine, à domicile, présentait quelques vertiges. Nullement alarmé, tout juste embarrassé de fragmenter mon emploi du temps personnel. Je demande à mon fils de ne pas s'endormir avant mon retour pour continuer le cours.

Je sors mon véhicule du garage, pensant intérieurement que je serais de retour dans vingt minutes environ. D'habitude, la parturiente, suite à l'hémorragie de l'accouchement reprend vite ses forces sous bonne réhydratation et soigneuse alimentation. A notre arrivée, hélas, je me trouve face à un drame : Une éclampsie du post-partum. Maladie redoutable à évolution plutôt fâcheuse. La malade convulsait avec frénésie, et baignait dans sa sueur. Sa température, dépasse les quarante degrés et sa tension artérielle chiffrée à 220/120 mm de mercure. J'hésite entre l'éclampsie et la septicémie avec atteinte méningée. Toutes deux redoutables, je décide donc d'une évacuation immédiate, en dépit de l'insécurité particulièrement nocturne et de l'heure

tardive. L'entourage préfère attendre le lendemain, seulement, je ne me pouvais produire le miracle qu'on me demande, la maintenir en vie, et sans séquelles...

Je suis resté deux heures durant à surveiller la jeune mère. Les convulsions se sont arrêtées, la malade retrouve en partie ses esprits, mais a du mal à articuler.

Le lendemain, on se précipite chez le *taleb* pour conjurer 'le mauvais œil'. Je constate, en lui rendant visite pour m'assurer de son évacuation, un filin noir autour du poignet gauche, auquel est suspendu un petit talisman.

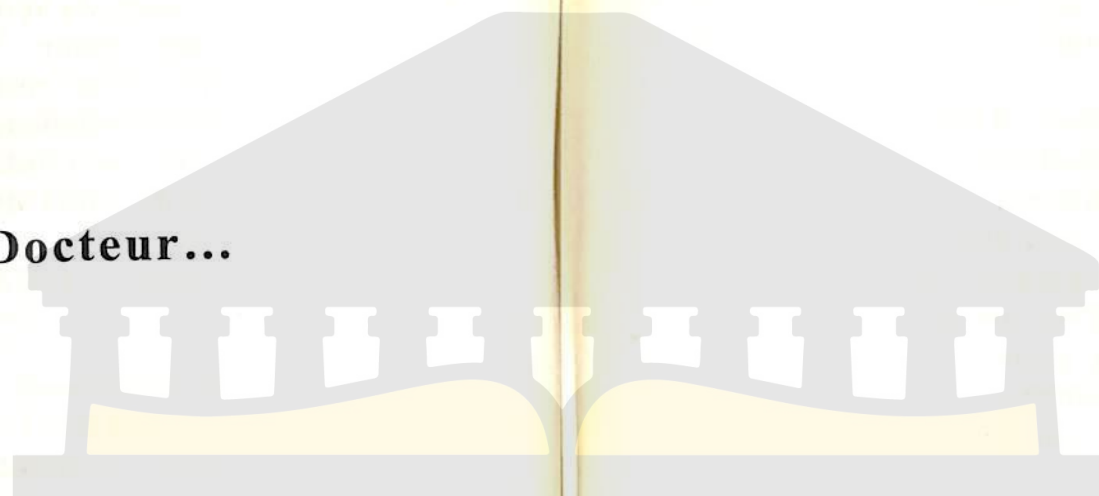
Hospitalisée le surlendemain, elle séjourne une quinzaine de jours dans un C.H.U, et s'en sort finalement à bon compte, avec seulement une paresthésie résiduelle du membre supérieur gauche.

De tels comportements me font peur, car l'entourage répond par l'affirmative, empressée et exagérée aux recommandations du médecin, et aussitôt le dos tourné, place à la paramédecine.

Pour en avoir le cœur net, il s'agit d'ouvrir l'œil, d'être bien à l'écoute et de décrypter le moindre symbole ambiant et signe de compassion illogique ou démesurée... Je ne sais pas, mais il y a ces petits quelques choses qui en disent long.



Merci Docteur...



°°∇HΣ°° ∘°ЖΣ∇
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Ma mère est morte voilà trois jours.

Il y a maintenant près de dix ans depuis qu'elle a quitté l'Institut d'oncologie de Villejuif, à Paris, où elle a occupé pendant trois mois de soins méticuleux et minutés, le lit Canada³ du pavillon Amérique.

« Dix ans d'espérance de vie » a répondu le médecin de service à l'inévitable interrogation.

Dix ans qu'elle a passé dans une parfaite santé apparente, sans douleurs...

Je ressentais une profonde lassitude, mais comme la vie continue son cours, même après ma mère, j'ai dû me résigner à me rendre à mon cabinet fermé en l'occurrence.

Faisant irruption dans mon bureau par cette triste matinée de novembre, j'ai constaté en ayant peine à le croire, un désordre inhabituel et inexplicable.

Effectuant un bref, mais attentif tour dans les différentes salles d'attentes, je ne constatais aucune effraction aux fenêtres.

Un bref coup d'œil aux toilettes finit par me rendre à l'évidence. Le baraudage de la lucarne, scié a été écarté de ses fixations au mur.

Je venais d'être victime d'un cambriolage.

Un rapide inventaire de mes instruments de tous les jours consolida mes doutes.

La première pensée qui traversa mon esprit, fatigué déjà par bien des péripéties, fût qu'il est grand temps pour moi de quitter les lieux. J'ai ensuite alerté la gendarmerie nationale pour porter plainte. Les hommes de loi m'ont appris que nous étions deux de victimes, un cousin de Chenawra, artisan orfèvre, a vu mettre à sac sa boutique transférée d'Oran, à l'Ouest du pays, la même nuit.

J'ai pris contact avec Salim, ce jeune garçon osseux, aux joues creuses et pommettes saillantes, et au teint chocolat au lait, pour mettre au point une démarche commune.

Un vieux gendarme, connaissant sur les bouts des doigts tous les délinquants du village a suspecté un jeune récidiviste, malheureusement absent du village pendant la nuit des faits, mais était étonnamment convaincu que le méfait portait bien quelquepart sa signature. Deux commerces et un cabinet médical mis à sac en une seule nuit ne pouvaient être que l'œuvre de « Ziza », un jeune homme qui, quelques mois avant son forfait, affichait une conduite de profond repent, appuyée par une attitude pieuse avec une fréquentation assidue de la mosquée.

L'enquête a duré cinq mois au cours desquels, en parallèle avec les investigations menées par la gendarmerie nationale, j'ai de mon côté entrepris des recherches qui nous ont conduit Salim et moi à axer notre attention sur le

suspect désigné après avoir épuisé moult hypothèses.

Salim fit irruption dans le café du centre où je l'attendais depuis une bonne demi-heure. Il faisait jour à peine, et Salim a peiné m'a-t-il dit pour mettre en marche sa BMW par ce froid nordique, roulant en zigzag sur la route pleine de neige et de gel.

Le voyage vers Ouargla, à quelques quatre-cent kilomètres de là, était des plus hasardeux et pénibles. A Chetma, village à proximité de Biskra, la limousine a refusé de continuer en dépit de l'entêtement de Salim, qui a dû partir en auto-stop empreinter un autre véhicule ailleurs, je ne sais où d'ailleurs, toujours est-il que cela avait pris toute la journée.

Arrivé à Wargla de nuit, nous avons réservé une chambre dans un hôtel de luxe, et le lendemain matin, nous n'avons éprouvé aucune peine pour retrouver la trace du voleur, qui a quitté les lieux pour se réfugier à Alger dans un chantier surpeuplé d'ouvriers, par les instruments qu'il a vendu sur place à un joaillier de la ville.

Mes affaires par contre ont été retrouvées par la gendarmerie de M'chounèche.

Un pavillon des cancéreux...

*D*ans ma pratique de tous les jours, j'ai vu des vertes et des pas mûres, avec les cancéreux, particulièrement au stade terminal.

Un jeune étudiant, atteint d'un cancer du colon, m'a singulièrement marqué. Tahar O'achoura, avait vingt six ans, le printemps de l'âge où les espoirs les plus fous sont permis.

Autodidacte et très érudit, partisan d'un mouvement culturel et très à cheval sur ses racines berbères, il faisait partie de la rarissime race de gens sincères et dont le geste est conforme au verbe. De taille moyenne, bien proportionné, son visage était en permanence agrémenté d'un sourire bienveillant et un front plissé, à force de penser...Juste et libre, jamais il ne portait de jugement à la hâte quand un jugement devait être porté. Bien soigneux de sa personne et avec infiniment de tact dans ses relations, il était singulièrement poli et courtois. Cela lui a valu l'amour et l'estime de ses semblables justes et objectifs. Une poignée d'énergumènes ne l'aimait guère, car on le disait athée, comme si ces gens-là portaient sur leurs cœurs tous les croyants...

Quand il me rendait visite au bureau, jamais il n'oubliait son savoir-vivre coutumier et m'appelait 'docteur', chose rarissime par ici...où l'on use d'un raccourci : le prénom...

Son père, ' Ammi Slimane' est une copie conforme de son fils à quelques détails près. Bon bougre, il aime la vie. A l'air pathétique et peu amène quand on le connaît peu ou prou, très sympathique et grand de cœur si on le connaît davantage. Surtout, Ammi Slimane méconnaît l'ingratitude. En un mot il est différent du commun des mortels, dans le milieu cela s'entend.

Brun, trapu, le dos légèrement voûté, portant la tête constamment un peu en avant de son corps, ammi Slimane s'occupe du mieux que faire se peut de ses enfants auxquels il laisse une totale liberté, aux garçons comme aux filles.

Un jour, Tahar consulta pour des hémorragies anales et douleurs du périnée. Un premier traitement à visée antihémorroïdaire s'est soldé par un total échec. Par la suite, des examens plus poussés ont mis en évidence un cancer du rectum à son début.

Hospitalisé au C.H.U de Batna, il y fut traité pendant quelques semaines et transféré ensuite sur la capitale.

Homme doué d'une intelligence insoupçonnable, il me fit part à sa sortie de son inquiétude devant l'attitude effacée du personnel hospitalier. "Je dois avoir quelque chose de grave" me dit-il, question mitigée de réponse, avec une pointe d'inquiétude dans la voie.

"Mon ami, je ne peux vous inventer une réponse" lui répondis-je. "Nous irons de concert à l'hôpital voir de quoi il s'agit, mais inutile de t'alarmer pour autant."

En fin de semaine, nous nous rendîmes à Batna, ville distante de quelques cent kilomètres faits pour la plupart de virages interminables.

Au C.H.U, je me présente à l'interne de service, et demande si possible, à jeter un œil sur le dossier de mon malade. Le médecin m'apprit tout de suite la sinistre nouvelle, un cancer du rectum confirmé par l'anatomopathologie.

Nous étions seuls. J'ai conseillé au préalable à mon ami de m'attendre dehors.

Le choc fût aussi terrible que lorsqu'on m'a annoncé quelques années auparavant le cancer utérin qu'on a découvert chez ma défunte mère.

Imperturbable en apparence, il m'a fallu un ultime effort pour masquer la sensation de mes genoux qui se dérobaient sous le reste de mon corps.

Je ne m'attendais à pas à ça.

Un drôle de choc, c'est le cas de le dire. Humain bien avant d'être médecin, je demeure extrêmement sensible aux misères de l'homme.

La première interrogation qui me vint à l'esprit, était comment aborder cela avec Tah.

C'était vraiment l'un des rares cas épineux et délicats auxquels je me suis trouvé cruellement confronté.

A la sortie sud de la ville - j'ai décidé de prendre l'itinéraire le plus long pour le retour- je laisse tomber, telle une gifle, la vérité cinglante.

Tahar était visiblement étourdi, cela va de soit!

Après un long et lourd silence, pesant, il me demanda : " Quelles sont mes chances de guérison ?", "c'est fatal, n'est-ce pas" , enchaîna-t-il aussitôt.

C'est là une des rares circonstances où j'ai vraiment dû choisir mes mots.

Chaque phrase étant sciemment pesée, je lui répondis, qu'à l'orée du siècle vingt-et-un, il ne faut plus avoir en tête les idées reçues datant des années soixante-dix. Actuellement des moyens existent et sont pratiquement à la portée de tous.

Face à un malade à l'intelligence aiguisée, et avec l'idée répandue que le médecin cache la vérité, confondant secret professionnel et cas où l'on ne répond qu'aux questions posées, ou bien aux cas où le médecin n'a encore de certitude, répondre à mon ami et le convaincre relevait d'une sinécure.

J'avais une peur bleue d'engendrer chez lui des inquiétudes non motivées anticipant sa

douleur, psychique, avant que des complications physiquement douloureuses ne soient survenues.

Tahar commençait déjà à se retrancher dans une immense solitude que je percevais à son silence pesant duquel il émergeait après une latence interminable.

Encore sous le choc, j'ai tenté de faire jouer la suggestion, ainsi, j'ai affirmé donc à mon ami que sa perturbation morale ne durerait pas au-delà d'une petite semaine, après quoi il prendrait habitude avec son nouvel état d'être et finirait par bien cohabiter avec sa maladie. J'ai plus ou moins bien réussi à faire faire bon ménage entre mon ami et son mal, non des moindres.

Quelques jours plus tard je reçus à mon bureau la benjamine de ses sœurs. Dans un torrent de larmes, elle me demanda et se demandait 'pourquoi lui ?'.

La détresse de toute la famille était d'une dimension inimaginable, et j'étais persuadé en mon fort intérieur, que ma contribution si elle n'était pas négligeable, ne pouvait en aucun cas modifier le cours des événements, sauf erreur de diagnostic inattendue- ce sont là de rares cas où je me découvre un espoir intérieur d'erreur diagnostique-

malheureusement l'anatomo-pathologie était formelle.

Tahar a tenté de se faire prendre en charge par l'institut Gustave-Roussy d'oncologie de Villejuif à Paris, mais il n'y avait vraiment aucune possibilité pour ce faire.

Il s'était fait opérer dans une clinique à Alger, les Orangers, où on lui prodigua tous les soins possibles et nécessaires.

De temps à autre, il effectuait de furtives apparitions au village, tantôt dans un état général très altéré suite aux cures de chimiothérapie et/ou de radiothérapie, tantôt en bonne santé apparente, mais toujours de bonne humeur, en dépit d'une colostomie, sorte de sachet collectant les excréments par un orifice abdominal, et un second pour la collecte d'urines.

Avec cela, Tahar demeurait digne et propre, et se promenait allègre en dépit des modifications de taille apportées à son anatomie, et l'aspect blême d'un grand malade.

Pour celle ou celui en possession d'un tant soit peu de bon sens, on doit remercier le ciel de rester à ce jour intègre, et prier pour que de tels malades puissent souffrir le moins possible ou pourquoi pas, pas du tout.

Par la suite, je l'ai perdu de vue pendant près de deux ans, qu'il passa entre la clinique des Orangers et ses amis de Tizi-Ouzou, dont Belaïd, et Smaïl, médecin interniste, et Saddok, qui le ressourçaient en confort moral au quotidien, appréciable et décisif pour accuser le coup et gérer une déchéance au-delà de laquelle aucune déchéance n'a lieu.

Un jour, tard dans l'après-midi, on m'apprend que Tahar est de retour et qu'un médecin l'accompagnant demande à me voir. C'est le sympathique Smaïl, qui, non content de tout ce qu'il a entrepris à ce jour, inlassablement, pour Tahar, a tenu à l'accompagner jusqu'à chez lui, des hauteurs du Djurdjura jusqu'aux confins des Aurès, à l'intérieur du Pays.

Je me rends donc sans tarder, chez lui, on fit les présentations d'usage, sur lesquelles je ne m'attardais pas, car j'étais consterné devant le faciès blême et terreux de Tahar. Son état cachectique et son aspect global de cadavre vivant, transparent, littéralement confondu dans le décor duquel il se détache par le contraste de son accoutrement, me coupent le souffle.

Tordu par la douleur, il répond par un rictus à la sempiternelle question : 'comment te sens-tu ?'. Je savais que c'était bête de lui demander ça, car sa souffrance était visible, mais il me fallait une entrée en matière et sur

le coup, je n'ai trouvé mieux à dire de circonstanciel.

Nous étions nombreux ce jour-là chez lui. Tous ses amis et présumés comme tels étaient présents. Certains installés sur des canapés en bois, d'autres adossés au mur, se donnant avec peine une contenance du moment, solennelle et respectueuse, un tantinet crispée, lourde et surchargée d'émotion.

Tahar, pourchassé par la douleur, allait et venait par petits pas saccadés dans le living légèrement courbé en avant dans une posture sans doute relativement antalgique, une parka vert-olive sur les épaules, et un bonnet en laine négligemment disposé sur le crâne dégarni, laissant entrevoir une calvitie post-thérapeutique. Ses gestes étaient lents et calculés. J'ai tout de suite remarqué qu'il n'appréciait pas qu'on l'assiste dans les besognes qu'il pouvait entreprendre de par lui-même, remarque qui m'a beaucoup aidé plus tard dans le soutien et la gestion de la dernière portion de sa vie. Je devais me débrouiller pour assurer un semblant de palliatif...

Il n'aimait pas à ressentir le handicap, et je l'ai par la suite laissé faire de ses propres moyens tant qu'il ne m'a pas sollicité.

Sans doute cela lui tenait-il de témoignage et de preuve qu'il n'était pas totalement fini.

Il avait besoin de se le prouver à lui-même.

Ainsi, il m'a consterné quand je l'ai vu à l'œuvre, à refaire les pansements d'une large plaie postopératoire, surinfectée et purulente, de changer les pochettes de colostomie et de drainage rénal, dans des gestes lents, précis méticuleux et appliqués.

Une preuve vivante de courage et d'abnégation, ou d'habitude et de capitulation? Difficile à dire.

Les voisins déferlaient chez lui à un rythme peu commode pour l'état de vulnérabilité et d'épuisement dans lesquels il était, et déjà, parlaient de lui à l'imparfait...

L'hospitalité des parents ainsi que les us et coutumes locales ne permettaient vraiment pas d'y remédier.

Dans la maison régnait une drôle d'atmosphère chargée de sous-entendus. Les visites des voisins évoquaient des adieux à peine voilés, tacites mais éloquents, et cruels, ajoutant de la peine à quelqu'un au bout du rouleau depuis belle-lurette.

Paradoxalement, le plus vulnérable d'entre nous faisait preuve de beaucoup plus de compréhension et de concession. Tahar assumait d'un air malicieux et plein de tact la rudesse de l'entourage et sa cruauté, presque perverse. « Tu me reconnais?? » disent

certains, « oui... » répondait Tahar avec un sourire en coin...

Par moments, un long silence pesant, planait dans la pièce, que personne n'osait rompre sans paraître ridicule, ne sachant quoi dire de bien placé, donnant l'impression que Tahar assistait à son propre deuil.

Mais Tahar étant bien plus nourri de sagesse qu'on ne le pensait, s'appliquait à rompre la glace et détendre l'atmosphère par l'une de ses innombrables anecdotes.

Avec une apparente grande foi en l'avenir, il parlait de projets futurs qui s'adressaient à ses amis de l'assistance ou absents, d'un futur qui sera sans lui mais sera malgré tout.

En dépit de la profonde tristesse et de l'obnubilation qui régnaient, les tables étaient remarquablement bien garnies.

Sa mère, une femme d'un certain âge, accusait un embonpoint et une pléthore contrastant avec son affaissement moral et son abattement.

Sa corpulence lui donnait l'air d'être forte, à toute épreuve, et sa figure rougeaude la faisait paraître inexpressive, placide et résignée dans son malheur.

Elle dissimulait cependant avec peine ses yeux constamment humides et larmoyants, avec lesquels elle voudrait voir en

permanence son fils partant, mais sans trahir son émotion.

Tout un manège singulier s'installait de lui-même, et le malade était celui qui paraissait avoir le mieux parmi nous la tête sur les épaules.

Au moins deux fois par jour, je rendais visite à mon malade, et à la demande, de sorte que je puisse suivre son évolution avec le plus de précisions possibles, et pouvoir lui procurer le maximum de soulagement et de bien-être.

Le soir au dîner, j'accompagnais quelquefois ma visite d'un plat mijoté chez moi, que nous dégustions ensemble.

Il n'omettait jamais de se brosser les dents longuement, juste après.

Ma femme apportait un soin particulier aux repas qui lui étaient destinés, son appareil digestif était devenu d'une délicatesse singulière, d'autant plus que l'anorexie qui en découlait chez lui nécessitait une stimulation particulière de l'appétit.

L'approvisionnement en antalgiques majeurs constituait à lui seul un énorme problème. Tout son confort est basé sur les anti-douleurs qui ne couraient pas les pharmacies, pourtant, il fallait veiller à ce qu'il n'en manqua point

Un cousin à moi, le capitaine Saïd, travaillant à Azazga à l'époque, usait de son influence pour aider son prochain à tout prix, et tant bien que mal, parvenait à nous procurer quelques ampoules ou quelques comprimés qui étaient convertis en beaucoup de bonheur pour Tahar, quand celui-ci atteint un semblant de nirvana, plus ou moins durable...

Un soir, vers minuit, son petit frère vint me voir à mon domicile pour m'apprendre que Tahar était mourant, il tremblait de tout son corps, me dit-il.

J'arrive chez lui essoufflé, après un parcours de quelques deux cent mètres, et je découvre un être hagard, totalement abattu, aux traits tirés, replié sur lui-même, la mâchoire crispée, bras croisés sur le ventre, et les genoux remontés à hauteur du menton. Son aspect de cire lui donnait déjà un air pseudo-cadavérique, tremblait de tout son corps en me parlant d'une voie saccadée et entrecoupée au gré des trimulations.

Je ne sais par quel miracle, une injection intramusculaire a tout remis dans l'ordre, et fait retrouver à Tahar sa sérénité, et faire disparaître l'état d'alerte de l'entourage.

J'avais cru que c'était vraiment la fin, une fin que paradoxalement on espérait et craignait à la fois.

C'est devenu un rituel, chaque fois que j'entrais chez lui, j'exigeais de lui mon sourire. C'était pénible pour lui au début, mais dès qu'il en tentait une ébauche, il se sentait plus détendu et parachevait par un large sourire assez radieux.

Tahar personnalisait le courage et le bon sens. J'étais profondément touché devant l'espoir infini qu'il manifestait devant la mort qu'il savait pertinemment imminente.

Ses proches amis, Noureddine, Chichine, Zoubir, Gaga, Hamoudi, Hocine, salah O'tahar, me pressaient de questions qui démasquaient une grande déroute : " combien lui reste-t-il ? ? ", ou encore : " A-t-il une chance de s'en sortir ? "

Son bonheur était manifeste dès que sa douleur s'est dissipée un tant soit peu par un comprimé de morphine. Seul le présent immédiat comptait.

Plus tard, il a su mourir, digne et propre.

A la dernière semaine de sa vie, je n'arrivais plus à maîtriser ses douleurs térébrantes sans de grandes quantités d'analgésiques, accentuant chez lui les vomissements.

J'ai dû l'évacuer à bord de mon propre véhicule, une vieille mais somptueuse berline, idéale pour un malade fragilisé à ce point par la douleur et rongé par la maladie.

En arrivant à l'hôpital d'Arris, devant la porte de service, Tahar a vomi un litre environ de liquide rouge-sombre, dans un sachet en

plastique, qu'il appliqua hermétiquement devant sa bouche. Toujours en possession de ses esprits et de ses bonnes manières, jusqu'à l'ultime limite de ses forces à quelque distance à peine de la fin.

On l'installa confortablement dans un lit de réanimation, et aussitôt le docteur Antri, réanimateur d'Annaba, vint à ses soins. J'avais la certitude de l'avoir laissé entre de bonnes mains, ce qui apaisa les inquiétudes de son père.

De retour au village, ammi Slimane, un ambulancier en retraite, s'approvisionna en canettes de bière, et commençait à y noyer son chagrin.

Les larmes aux yeux, le père me demanda : 'combien lui reste-t-il à vivre ?'. 'Le l'ignore, mais pour sûr, ça sera sans la souffrance'.

Une semaine plus tard, Tahar mourut. En douceur, il mourut. Telle une bougie qui s'éteint, il ferma les yeux et rendit l'âme. Sans manifestations de la souffrance, physique, cela s'entend.

Seule sa mère était à son chevet, pour faire ses adieux à son fils, que plus rien ne peut désormais retenir à ce monde.

Quelques jeunes du village organisèrent aussitôt une quête pour le financement des funérailles.

Ammi Slimane est pauvre et digne, nous avons donc réglé ses dettes à son insu, auprès de l'épicier où il s'approvisionnait.

Quelques semaines plus tard, ammi Slimane et les siens ont déménagé pour tenter d'oublier.

La mère demandait fréquemment à me voir. Je l'évitais volontiers, car cela me faisait de la peine de voir ses yeux larmoyants à chaque rencontre, et de ne la voir moi-même qu'à travers un fin rideau de larmes.

Seul le temps, remède plus ou moins efficace, pourrait venir à bout d'une telle amputation.

Quelques années plus tard, ses amis ont décidé de célébrer l'anniversaire de sa mort pour commémorer sa mémoire.

J'ai personnellement salué l'initiative de la lutte contre l'acculture de l'oubli et de l'enterrement moral, mais si je ne suis pas Luther King malgré que je suis docteur, je n'ai pas fait de rêve mais j'ai un rêve : celui de voir les jeunes suivre et œuvrer dans l'esprit de la ligne de conduite tracée par leur compagnon Tahar de son vivant : conjuguer le verbe aimer...

Tahar détestait haïr et quand il n'aimait pas quelqu'un, il s'arrangeait pour ne pas le détester.

Des cas analogues à celui de Tahar O'achoura sont nombreux. Des inconnus, des personnes de ma famille, des amis sont victimes de cette maladie redoutable, dont le seul nom provoque un haut le corps chez certains, si bien que je me découvre un état intérieur d'interrogation sur cette véritable épidémie de cancer.

J'en découvre, à ma grande stupeur d'année en année, et sauf tenter de ne pas passer à côté et orienter au bon moment, convaincre le malade de la nécessité de se faire prendre en charge par un service spécialisé et compétent, éviter aux malades de tourner pendant de longs mois autour d'artifices archaïques de la para-médecine, Talismans, ingestion de lait de chamelle et même de ses urines, perdant là, un temps précieux, outre mesure, je n'ai pas été spécialement formé pour faire face à ces situations de désespoir.

Il y a quelques années de ça, un jeune et brillant étudiant en chirurgie dentaire, Malik, est mort d'un cancer du cavum.

Studieux et philosophe, artiste jusqu'au bout des doigts, Malik jouissait aussi de l'amour de tous. Bon vivant de son vivant, il avait un sens de l'humour prononcé.

Il est mort dans d'atroces douleurs.

Malik était. Malik n'est plus. Tout comme Tahar O'achoura. Vous pouvez me croire, des jeunes de cet acabit se comptent sur les doigts d'une main.

J'hébergeais chez moi, pendant quelques années, Sam, une cousine enseignante de sciences physiques au lycée. Ses parents habitaient une commune voisine. Un jour, sa mère adoptive, qu'elle a toujours considéré comme sa mère tout court nous rendit visite.

En rentrant du travail à la mi-journée, je l'ai vu assise en tailleur sur le canapé, face à la porte de la chambre, et un je ne sais quoi me disait que cette femme paisible, au visage osseux et émacié, était malade.

Quelques jours plus tard, en rentrant après un week-end de chez ses parents, Sam m'apprend que sa mère était gravement malade, et qu'on l'a transporté au C.H.U de Batna.

En fin de semaine suivante, j'effectue un saut à Batna pour la voir, installée chez un membre aisé de sa famille.

J'étais frappé par l'aspect de son faciès terreux et émacié, et l'altération de son état général en un temps record. Un soupçon de drame m'effleure, et à la lecture du compte-rendu d'échographie, mes soupçons sont de plus en plus étayés. La conclusion était en faveur d'un processus cancéreux hépatique, primitif ou secondaire.

Et voilà, une grande lutte contre la souffrance commence, car contre la mort, c'est perdu d'avance.

J'ai proposé l'hospitalisation à l'entourage immédiat. Tous étaient contre, sauf Sam, prétextant que l'on ne peut rien pour elle.

L'entourage parle de la vie en question, et moi du confort du reste de sa vie.

Durant tout son séjour à l'hôpital, je m'arrangeais pour lui rendre visite, une fois tous les deux, trois jours. A chaque fois, à l'entrée de l'hôpital, j'avais la gorge nouée. La même interrogation me taraude : la trouverais-je encore en vie ? et pour combien de temps ? Il est extrêmement difficile de gérer l'état second dans lequel subitement est plongé Sam, avec des répercussions sur son travail.

Je sentais l'embarras de l'interniste quand je demandais un complément d'information.

Le même embarras que je ressens sans doute quand Sam me pressait de questions.

Un mois plus tard, elle fût sortante de l'hôpital, et rentra à son domicile à Médina.

Sam m'apprit la nouvelle, et en fin de travail, une heure avant la fermeture habituelle de mon bureau, je me rends chez eux, à une quarantaine de kilomètres à peine, qui n'en finissaient pas.

Personne n'a pour l'instant prononcé le mot maudit, mais cela se voyait que son cas était désespéré.

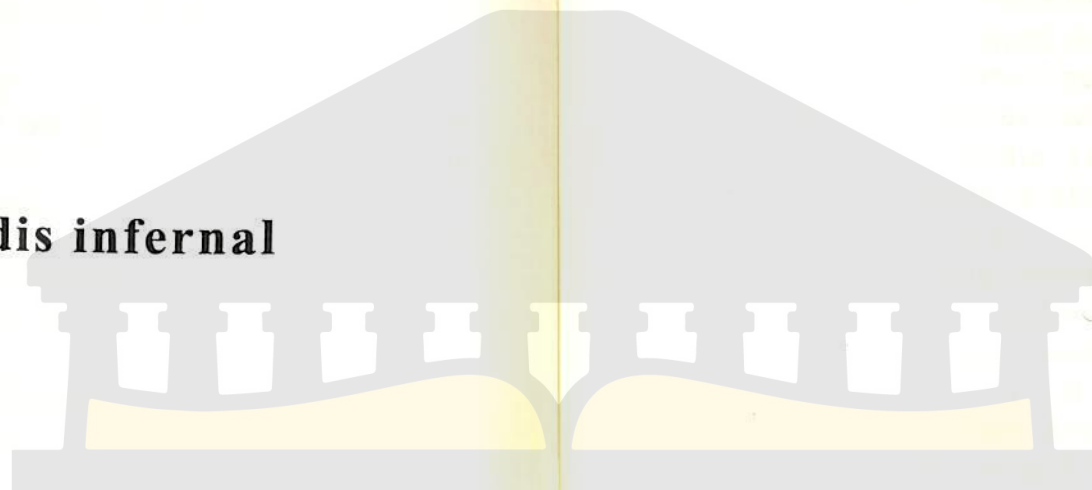
C'est bizarre, mais j'ai constaté chez l'entourage une meilleure acceptation de la mort quand celle-ci est provoquée par une autre maladie que le cancer.

En grimpant l'escalier un peu à la hâte, parvenu au palier, un cousin me fit un signe des deux mains que c'était fini.

C'était une femme pieuse, généreuse faite de bonté, et dans le peu d'intervalle où je l'ai côtoyé, j'ai découvert une femme pleine de patience et de dignité, acceptant sa destinée avec une grande sérénité, réprimant de toutes ses forces puisées dans sa foi et son amour, sa douleur devant ses enfants.

On l'enterra à côté de mes parents.

Le paradis infernal



°°∇HΣ°° ∅[°ЖΣ∇
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Dans ce second pôle nord, car il n'y a plus rien après, si la terre était linéaire, nous serions ici à l'une de ses extrémités, j'étais pendant plusieurs années le seul médecin installé à son compte, et même pendant les quatre premières années, le seul médecin tout court.

Il ne faut surtout pas croire que j'ai tiré le gros lot.

Le médecin du secteur public, devant effectuer des tournées à travers les salles de consultations éparpillées à travers deux ou trois communes, ne peut être omniprésent au centre de santé de T'kout-centre et à la périphérie, c'était donc à moi qu'incombait la rude tâche de prise en charge continue du malade, à des heures aussi incongrues soient-elles.

Je devais donc être constamment frais et dispos, les gens n'arrivant pas à concevoir qu'un médecin puisse être fatigué ou même malade...

Et puis, souffrant, le malade va voir le médecin. C'est aussi simple que ça. Peu importe l'heure...

Ma famille s'est trouvée pratiquement livrée à elle-même, le patient passant toujours en priorité, urgence ou chronique, toujours est-il pressé de se faire servir. Tout retard à se rendre disponible est interprété de façon plutôt péjorative, sous l'unique point de vue du malade bien entendu... Pourtant nous sommes là pour lui, rien que pour lui, seulement il veut cette disponibilité comme il l'entend, et non comme il se peut...

Un beau matin, de bonne heure, un jeune du village, Kamel, me demande après avoir sonné chez moi, d'aller voir son père, un peu malade, à domicile.

Ce jour-là, j'étais moi-même très mal en point.

- 'Kamel, tu vas ramener ton père ici, je suis très souffrant aussi'.

- 'Toi, ça ne fait rien', répond Kamel spontanément, avant de réaliser la portée de sa réplique, et de sentir s'empourprer ses joues.

L'inconscient de Kamel, un chic type soit dit au passage, s'est exprimé. En rectifiant, il s'excusa, et partit chercher son père.

Me voyant constamment fatigué et les nerfs à fleur de peau, le confrère Mahfoud m'a longuement conseillé de résider ailleurs pour éviter le défi de l'impossible, celui d'un médecin exerçant parmi les siens, et seul en plus.

Nul n'est prophète chez soi, dit le vieil adage, médecin non plus, serais-je tenté d'ajouter.

J'étais conscient de l'enjeu. Mais je suis toujours là.

Ce médecin, vu au quotidien, le village étant réduit à deux ruelles perpendiculaires, au café, au marché, chez l'épicier, finit par faire oublier son état, tant que le corps est comme une carpe, bien entendu.

Ainsi, jadis, le médecin, cet homme sensé redimensionner les misères du corps et de l'esprit à l'échelle du supportable, un mythe en somme, est finalement, vu de l'extérieur, un homme comme les autres, et non comme se l'imaginait la société, chacun à sa manière.

On finit par se familiariser avec ce toubib, qu'on ne voyait naguère jamais en dehors de son bureau ou du moins en dehors de sa pratique.

Cela n'a pas beaucoup de rapport avec les compétences, les paramètres en usage pour

porter un jugement se limitant aux épiphénomènes situés à mille lieues de la médecine.

Il est surtout vrai que la profonde angoisse engendrée par d'éventuels sombres lendemains et l'acuité de l'incertitude de l'avenir des enfants dépendants des seules ressources du cabinet puisse vous conduire à des conduites inadmissibles quand on manque tant soit peu de bonne foi, des pratiques rebutantes aux détriments du malade, du confrère ou de l'éthique.

Notre métier étant des plus délicats, nous devrions lui apporter un soin singulier, dicté par la science et la conscience et éviter de tomber dans le piège de la cupidité.

A l'issue d'un quart de siècle d'études et de préparation, on se rend amèrement compte que ce n'est guère du tout cuit, et pour subvenir à ses besoins, ce n'est pas demain la veille.

J'ai cru naïvement, que le plus dur résidait dans les études que je trouvais relativement faciles et passionnantes, car intéressé, et qu'ensuite, ce serait l'eldorado à coup sûr... En fin de compte, désillusion sur toute la ligne, l'enfer blanc commence là où se termine le paradis de la faculté.

A la fin de nos études, je suis allé retirer mon diplôme en compagnie d'un cher ami de l'époque, le docteur Dj.Saddek, qui me dit en substance, en brandissant le fameux papier qui nous a coûté l'essentiel de notre vie : « voici en quelque sorte notre certificat de décès ! ».

A l'époque, je n'avais pas accordé tellement de crédit à la remarque de mon ami, mais de nos jours, je suis de plus en plus persuadé de sa véracité.

Vivre le standing du médecin n'est pas à la portée de tous les hommes et les femmes de la

profession. Et même que ce n'est plus question de standing, c'est plutôt histoire de survie.

Bien des choses demeurent hors de portée de ma compréhension.

Ce si cher docteur, à qui incombe la non moins grandiose tâche de soulager et de consoler, demeure lui-même parfois plongé dans un profond désarroi, sans scaphandre.

Certains vont même jusqu'à envisager de se convertir dans d'autres créneaux, le nôtre, au demeurant, reste profitable à tous, sauf au praticien en question. Surtout, l'avenir brumeux nous donne une nette impression de précarité, où nous devrions sauver tout au juste notre dignité.

N'ayant point l'étoffe d'un homme d'affaires, investir quelque part, c'est signer une faillite anticipée, et au village, le moindre signe extérieur de prospérité fait dire aux gens des choses insensées: « c'est là notre argent » disent certains?? Tout comme s'ils ont déboursé sans rien avoir en échange!!

De revenus modestes, on doit se résigner à faire avec, tout en veillant à rester au service du malade.

Il est indéniable que notre métier est des plus nobles, mais son côté financier, le médecin devant bien vivre et continuer d'exister, pour les autres, ne doit en aucun cas lui donner une quelconque connotation commerciale, quoique paradoxalement, la marque de respect par

l'entourage est fonction des signes extérieurs de richesse affichés ou supposés, et non ,ou peu avec le niveau scientifique ou l'utilité dans la communauté.

Nous ne marchandons la vie ou la mort de personne, et si, comme le font remarquer les sages, la santé n'a pas de prix, elle a toutefois un coût!

Deux sortes de patients déferlent dans ma consultation.

Un malade-malade, me rendant compte de ses maux, de ses préoccupations, et me laissant par la suite le seul juge de la conduite à tenir. C'est là le comportement logique permettant de le prendre en charge ; Et le malade qui s'érige sans le savoir en thérapeute, dictant les médicaments qu'il voudrait. C'est un peu le malade-médecin.

Ainsi, bien des malades continuent à réclamer tel ou tel médicament qui a donné de bons effets chez le voisin, à défaut, il tentera de l'obtenir sans l'avis du médecin, directement en pharmacie.

Inutile de le remettre à sa place, vous risquez d'irriter son amour-propre et son ego, vous passez par conséquent aisément dans la catégorie des mauvais médecins.

Tenter d'expliquer à quelqu'un qui vient avec une idée préconçue relèverait de l'impossible, le contrarier et en faire à sa tête n'assure pas l'exécution correcte de l'ordonnance.

C'est là en majeure partie, que réside l'une des difficultés de ma pratique au quotidien.

Les gens ont tendance à simplifier au maximum la médecine.

Métier délicat et rudement difficile pour celui qui le prend à cœur. La détresse des gens est parfois d'une dimension inimaginable, et la conception caricaturale et anarchique de la médecine relèverait de leur ignorance et non de mauvais aloi ou d'une mauvaise foi, particulièrement en déconsidérant quelque peu le médecin généraliste au rang d'infirmier, on prend ce dernier pour un Docteur en lui exposant des cas à compétences médicales, et en projetant le spécialiste au rang du seigneur: on s'étonne de traîner toujours sa maladie, chronique en fait, en dépit d'un suivi spécialisé!!!

Qui peut tout guérir si ce n'est le créateur???

Dans bien des cas le pauvre médecin doit faire don de ce que lui-même ne possède pas : espoir et espérance.

Il doit comprendre sans être compris, tolérer et pardonner tout en étant lui-même mis sur le bâcher au moindre écart...

Dévoué à mes malades, que j'aime beaucoup, je suis pourtant désolé de constater l'extrême amnésie sélective de certains.

Que vous offriez l'Aures, le Djurdjura ou le Hoggar en or massif, c'est vite oublié. L'amnésie et l'oubli sont ici d'une grande célérité et font figures de culte.

Même les grands de ce monde ou d'outre-tombe, sont plus ou moins rapidement relégués aux oubliettes de l' « amémoire »

collective. Les gens réalistes se contentent alors d'être individualistes, ne mouvant pas même l'auriculaire pour autrui, car c'est vraiment dur de faire face à une ingratitude de cette ampleur.

Les gens, avec de tels comportements, freinent tous les élans d'entraide mutuelle. Jamais personne ne peut vraiment s'auto-suffire à tout point de vue. On a toujours, quelque part besoin de l'autre...

Léontine, une infirmière d'origine germaine, convertie à l'Islam, m'a soigné alors que j'étais encore tout petit, en temps de guerre.

Elle a servi de tout son cœur les habitants de la région à une époque sombre, durant de longues années, et je m'en souviens très bien, on pouvait la solliciter à tout moment, même chez elle.

A présent, on dit que ses piqûres sont douloureuses. C'est tout ce qu'on garde d'elle.

Le temps a refoulé les bienfaits de Léontine, encore appelée Zohra, à des stratifications plus profondes de la mémoire.

Il en est de même de Mohand O'dahmane, un infirmier de Kef-Laârous, d'une grandeur de cœur et aux élans de générosité peu communs, depuis l'époque remontant à la guerre de libération... Dans sa vie, il n'a fait que secourir, soulager, consoler...

A la requête « donne », sa réplique était toujours « tiens ».

Mis à la retraite, on ne manque pas l'occasion de le désapprouver et de le dénigrer dès qu'il est dans l'impossibilité de répondre à la demande ou à la préoccupation d'une tierce...



L'échange de coups de feux acharnés dans la ruelle semble prendre fin dès qu'on a entendu au loin le son des sirènes de la police qui semble se rapprocher à grande allure, les agresseurs ont préféré prendre la fuite tant qu'il était temps, laissant derrière eux une boutique en flemmes et des vitres brisées... C'est à ce moment que j'entend sonner à la porte... peu après minuit...

C'était une sombre et glaciale nuit de novembre, et le vent, plus fort par moments, faisait disparaître l'image du petit écran.

Les enfants dormaient, et moi, j'étais occupé à regarder la télévision, les paupières lourdes, bien au chaud. J'attendais la fin du film avant de sombrer dans un sommeil que j'espérais

réparateur. Je n'ai jamais vu la suite de l'histoire.

Je prends le combiné du doorphone et reconnaît la voie de Robert, un nom d'emprunt, à l'autre bout, vibrante et métallique.

J'ouvre et je sors.

'Ma voisine souffre d'une grande hémorragie des femmes' dit-il.

Je demeure un instant pensif, et silencieux. Il se trouve que je ne disposais pas de tout ce qu'il fallait. Quoique je fasse, il manque toujours quelque chose.

Je prends mon cartable, et grimpe dans la vieille Peugeot 404, datant des années soixante et que Robert s'arrange bon gré, malgré à faire rouler.

Des bourrasques de vent glacial faisaient fortement pencher les silhouettes des quelques arbres que l'on devinait tout près, et parvenaient même à faire valser légèrement la lourde berline déglinguée.

Celle-ci démarra dans un grincement confus et l'air frais de l'hivers s'engouffrait de partout.

Sur un ton un tantinet plaisantin, la tête profondément enfouie dans les épaules, je demande à Robert d'arrêter la climatisation. Je gèle.

Le village sombre et désert, est plongé dans un lourd silence.

Nous nous dirigeons d'abord vers Chenawra, à l'opposé de notre destination. Je trouverais

sans doute chez la préposée à la pharmacie, Louisa, les produits qui me manquaient, le domicile de Séghir, son collègue, habitant les dédales du vieux Chenawra, est laborieux d'accès, et me ferait perdre d'avantage de temps.

Au retour, après une discrète descente, et au sommet de la pente qui s'ensuit, la voiture toussote légèrement et finit par s'immobiliser. Robert descendit et jetant un œil sous le capot, dans le noir, me dit qu'un fil s'est détaché.

'Plutôt une panne sèche'.

Sur les quelques quatre kilomètres restant, nous séparant des prémices de la civilisation, nous avons dû continuer à pousser le véhicule, les pieds et les mains gelées.

Après de grandes péripéties, je parviens au domicile de la malade.



L'ironie du sort et une aberration des temps qui courent font de nous des victimes sacrifiées sur l'autel de l'humanitaire.

Un docteur, ayant passé une tranche de sa vie, une seule vie, le printemps de son âge à étudier, se retrouve en fin de compte presque sur la paille. Il ne reste pas grand chose avant de mettre la clef sous le paillason ! !

Les lendemains interrogatifs laissent planer en permanence un fond d'inquiétude empêchant par-là même de savourer sa vie - que dis-je, l'existence - et d'exercer les idées claires réduisant, en partie, les capacités réelles de l'individu sous l'empire de l'angoisse qui s'installe en toile de fond, à laquelle sont inhérents des comportements réactionnels bien des fois aberrants.

L'amère réalité du quotidien et la vue d'ensemble plutôt pessimiste d'un futur sans avenir, creux, dépourvu du sentiment de sécurité, font du libéral une victime tenue entre le marteau et l'enclume, évoluant au cœur même du paradoxe, celui d'être et de se conduire en homme de sciences, au service de la santé des autres, ou au service des autres, tout en sachant au plus profond de lui qu'une éventuelle maladie peut le réduire à un chômage pernicieux...

Ecouter ses malades, être attentif à leur requête la plus profonde, parfois non formulée, et décider ensuite après synthèse à la lumière de son expérience et de ses connaissances n'est pas toujours évident, notre patient confondant souvent ce qu'il faut et ce qu'il veut...

Ainsi, un malade quelque peu contrarié de ne pas avoir pu obtenir un 'bon de radio' de son médecin, tient à tout prix à rééditer Tchernobyl ou Nagasaki à petite échelle, ira renouveler sa demande ailleurs, mettant le second médecin dans un grand embarras, refuser comme le confrère, ou contenter le patient ?

On s'évertue souvent en vain à expliquer les effets nocifs d'examens inutiles, dont on formule la demande à bon escient, dans le meilleur des cas, l'intéressé hoche la tête dans un mouvement affirmatif de compréhension, et agit par la suite selon son idée préétablie.

La relation médecin-malade est d'une grande complexité. On nous a prodigué à l'université un enseignement suffisamment riche, et nos maîtres et enseignants se sont appliqués à nous inculquer un savoir approfondi et diversifié avant d'être lâché dans la nature. A l'époque, rien ne laissait présager de ce qui nous attendait.

Le praticien hospitalo-universitaire exerce évidemment dans d'autres conditions où la médecine fait loi, le médecin fait foi, et où le malade est roi, sans avoir toutefois à mettre son grain de sel dans la thérapeutique, ce qui est courant au cabinet privé...

Ce n'est guère le cas en médecine de campagne, où, faute d'être gravement malade, le malade a tendance, quoique rarement, à dicter en quelque sorte son ordonnance, et à émettre son jugement peu après où seul le médecin est pris en compte. La maladie, la discipline dans le suivi du traitement, la patience et l'attente d'un temps minimum le plus souvent de mise, sont rarement pris en considération.

Les médicaments, quant à eux, à même principe actif, produisent des effets escomptés différents d'un laboratoire à un autre.

Une autre aberration, de taille. Certains éléments du personnel paramédical s'érigent sans le savoir en médecins. Se créant l'amalgame entre connaissance du nom d'un médicament et connaissance réelle du médicament, induisant bien des personnes en erreur, provoquant des doutes non légitimes chez d'autres, vis à vis de leur médecin... Ainsi, assiste-t-on à une nouvelle nosologie : médicaments de la tête, médicament du ventre, penicilline enfant/adultes... ou pire,

parfois, les injections sont faites au malade suivant les connaissances de l'infirmier, différemment de ce qui est indiqué sur l'ordonnance et expliqué par le pharmacien, et si le concerné n'a pas la présence d'esprit de revoir son médecin, on peut aisément imaginer le résultat des traitements mal conduits.

L'automédication achève par rendre ardue en outre la tâche des praticiens et des pharmaciens, le malade, vulgarisant le médicament et le banalisant à force de le voir prescrit, le demande directement en officine... Et la présentation du médicament, simplifiée à souhait, pour le confort d'utilisation, a tendance à faire perdre de vue sa complexité pharmacodynamique. La frontière entre médicament, 'Drug' chez les anglo-saxons, et poison est parfois infime...

Notre mission consiste à veiller sur la santé de nos malades et de leur bien-être, seulement, peu de gens le conçoivent ainsi...

J'ai particulièrement souffert le martyr dans mon village sans pourtant ouvrir droit à un monument, pour apporter une contribution aussi minime soit-elle à la protection de l'humain.

Il s'agit d'agir à tout moment, d'éduquer en permanence, de ne pas baisser les bras. Travail de longue haleine, certes, mais sans alternative, je ne sais pas faire autre chose.

Il est vraiment laborieux, titanesque même, d'être disponible à tout instant, et à vouloir traiter tout le monde, on risque de ne traiter personne, pourtant, il m'est impossible de m'organiser comme je l'entends.

Souvent, très souvent, on sonne chez moi à des heures inadaptées pour ma vie personnelle, et le patient, ou son entourage, sont toujours pressés, toujours 'urgent', ne tolérant l'attente que lorsqu'ils ne peuvent agir autrement.

Chez soi, on peut être occupé Dieu sait où, dans les toilettes avec une constipation ou sous la douche, ou autrement de toute façon...

La personne tend toujours à manifester son mécontentement quand on ne répond pas dans la seconde qui suit le carillon... Bien qu'assez souvent, une personne souffrant depuis deux semaines n'hésite à frapper chez moi le week-

end à midi... Tout médecin est bien placé pour comprendre l'angoisse du malade et de son entourage, mais personne ne peut répondre et agir à la vitesse de l'éclair...

On vole au secours du malade, au figuré, mais lui, au propre l'entend, et ne daigne souvent même pas décliner son identité, un axiome élémentaire quand on sonne chez autrui.

Par ailleurs, en campagne, je suis souvent appelé à intervenir sans moyens pour ce faire. Ainsi, devant les cas d'urgence doit-on être soit-même rassuré afin d'être rassurant.

Une culture médicale bien établie faisant défaut, médecins et malades doivent en payer les frais.

Bien entendu, on ne peut se permettre de généraliser le phénomène, mais une non négligeable proportion de gens a tendance d'attendre de la part du médecin, non un bon résultat à propos de sa plainte, mais la réponse à une exigence à propos même de la conduite à tenir.

Je me souviens, au tout début de ma carrière, lors d'un remplacement, une patiente consultant pour un eczéma, lassée des récurrences, exigea une radioscopie, 'pour comprendre' me dit-elle. Impossible de la raisonner.

Pour moi, il était hors de question d'irradier inutilement une peau, suffisamment lésée comme ça.

Un soir, en juillet dernier, je reçois chez moi une enfant heurtée par une voiture, roulant lentement m'a-t-on dit.

Au volant, un haut fonctionnaire, était visiblement inquiet sur le sort de la gamine.

Bien examinée, celle-ci semblait hors de danger.

J'ai rédigé les certificats de circonstance, et j'ai rassuré aussi bien le père de la victime que le conducteur. La fille ne semblait nullement s'en faire.

Le conducteur, peu satisfait, me fit part de son intention de l'évacuer à l'hôpital afin d'effectuer des radiographies. Cela le rassurera dit-il.

Je comprends fort bien sa compassion pour la fillette et pour son père, mais il ignorait les dangers d'irradiation auxquels il expose alors la fille. J'étais là pour en juger de cette opportunité.

'Que perd-t-on ?' m'a-t-on dit.

Moi, j'avais toujours à l'esprit, vivace l'image de cette fille de Chenawra, morte dans d'atroces conditions d'un cancer du cerveau, à vingt piges à peine.

On a quand même procédé à une série de radiographies du crâne, tout en prenant soin que cela n'arrive pas à mes oreilles.

Ainsi, on a soigné l'inquiétude du conducteur au détriment de la victime. Plutôt deux fois qu'une.

Des décisions analogues, où l'on discute la décision du médecin, qui ne prétend toutefois point détenir le monopole de la science, font légion. On a tellement tendance à croire qu'il n'a pas compris où l'on veut en venir.

Le malade fait alors à sa guise, mais bien entendu à ses frais...

Là où le bât blesse, c'est que le concerné empêche son médecin de le protéger. Il le consulte, certes, donc lui vouant en principe une certaine confiance, ou pour le tester comme font certains patients, pour voir, et si la décision, pesée, du docteur n'est pas conforme à l'idée préconçue du patient, celui-ci entreprend ce qu'il juge lui-même adéquat. Bien entendu en l'absence totale des connaissances indispensables pour ce genre de décision.

Le premier venu fait le médecin sans se donner de grand mal, mais se fera mal.

Souvent, on oublie l'importance de la santé avant de l'avoir perdue.

Dans ces rapports médecin-malade, il y a parfois synergie et complémentarité, parfois antagonisme... Toujours est-il que jamais je n'arriverais à bien cerner, non pas l'opinion, mais l'idée que se font certains sur les médecins et la médecine. Ce jour là, sans doute, je saurais discourir avec mes patients dans un langage qu'ils décrypteront.

Cet homme ou cette femme en blanc, quelque part angélique, se doit de comprendre tout le monde, supporter sans broncher les misères humaines - écouter, ce n'est pas toujours facile d'écouter - sans jamais être à son tour écouté ou compris, se fait votre confident de confiance, et toujours à votre côté en cas de coup dur...

Surtout, il ne faut pas compter sur la reconnaissance d'autrui comme stimulant à mieux entreprendre. Le seul et unique catalyseur doit se trouver quelque part en soi

C'est drôle comme la vie peut être quelquefois morne et insipide. Le quotidien est rythmé par des habitudes si bien répétées et si bien cadencées qu'elles deviennent machinales.

Nous travaillons dans un environnement avec lequel nous accusons un grand anachronisme. Difficile de faire passer un message quand la manière de penser des autres vous échappe.

La plupart de vos faits et gestes sont interprétés de la façon opposée au sens que vous leur assignez, et pratiquement toujours de façon péjorative.

Il me semble que ce médecin appelé à soulager les misères du monde demeure inopérant devant ses douleurs à lui.

Incompris de sa société avec laquelle il vit en déraciné total, il souffre en outre des souffrances des autres, qu'il n'arrive pas toujours à maîtriser et à bien gérer, sans savoir lui-même quelles souffrances l'attendent à quelque tournant de sa vie.

On ne connaît que trop bien les pronostics des infarctus, des accidents vasculaires, des

cancers... On en a vu tellement de gens en souffrir, tellement de proches alors que l'on croyait que cela n'arrivait qu'aux autres, et l'on se demande, non pas comment s'en sortir, mais juste comment y faire face.

Le médecin peut souffrir à l'avance, dès l'apparition des prodromes ou des signes de début, qu'il s'agisse de sa personne ou de l'une de ses proches.

En voilà un métier, qu'on voue envie en plus !

R

Septuagénaire, de retour de Pretoria, Ghandi s'est dit que là il pouvait commencer le but de son existence.

Quadragénaire, j'en ai soupé de cette vie.

Aucun but, aucune ambition ne m'anime. Je suis là par habitude.

Je me suis dit que le travail, dans l'anarchie, m'ayant épuisé, quelques jours de vacances ne me feraient pas de mal. Certes, mais je suis vidé des forces qui me permettraient de partir en vacance. Surmenage quand tu nous tiens !

Et on continue à servir, car face à la maladie, on ne peut qu'oublier sa fatigue et l'ignorer...

La population, du moins une grande partie, prônant le culte de l'oubli, a totalement déserté, ou presque, le cabinet d'un confrère, qui a commencé à prodiguer ses soins aux habitants de cette région douée pour flanquer le cafard, à une époque où les médecins étaient d'une rareté préjudiciable.

Quand il arrive à me parler de l'ingratitude, je lui disais toujours, qu'à mon avis, en matière médicale, les gens ne nous doivent rien, pas même de la reconnaissance. Nous ne faisons que notre métier, et c'est nous qui

leur devons de les servir du mieux que faire se peut.

Certes, quand les gens vous tournent le dos, c'est frustrant, mais aucun engagement ne retient personne.

Docteur Guedj, un homme grassouillet, d'âge mûr, frisant la cinquantaine, à calvitie débutante et portant lunettes, arborant un continuel sourire de bonhomie, représente l'exemple même de la trajectoire aléatoire et angoissante liée à notre métier en dépit de l'idée contraire largement répandue.

Au début de ses années d'exercice, il jouissait d'une notoriété bien établie, le mettant à l'abri du besoin.

Il n'a jamais compris comment du jour au lendemain le vide s'est opéré autour de lui.

Je crois que tout médecin libéral vit dans l'angoisse plus ou moins térébrante de voir un jour ses salles d'attentes vides, paradoxalement après acquisition d'une expérience de terrain qu'aucune faculté n'est en mesure d'enseigner.

Contraint à l'*exil*, il a choisi une bourgade lointaine pour recommencer à zéro. Il déménage donc avec femme et enfants et tente tant bien que mal de se refaire.

Aux dernières nouvelles, il se porte mieux.



Il y a bien des années à présent, au tout début de la période universitaire, cela remonte à loin, déjà, des confrères appartenant à différentes missions étrangères assuraient les consultations dans les profondeurs du pays.

En aucun cas il n'était possible au malade de s'exprimer avec exactitude et décrire fidèlement ses souffrances. Cela se faisait par interprète de fortune interposé, l'infirmier en l'occurrence. Le message n'était pas forcément toujours conforme aux propos de l'intéressé.

On peut donc aisément imaginer la situation.

A ce sujet, une anecdote de l'époque me revient en mémoire. Un infirmier, ne sachant comment traduire au médecin chinois 'une puce', cause de démangeaisons chez ce patient, l'a décrite comme 'mari du pou, il est noir et il saute !!'

Une autre fois, une vieille dame, en consultations externes, rapportait à l'infirmier ses maux, des dorsalgies et des douleurs du flanc, fugaces, qui, à traduction littérale, « *Portes ouvertes au niveau du dos* » et « *un flanc qui brille* » deviennent incompréhensibles.

Embarrassé, l'infirmier demande à la patiente de revenir après avoir « changé sa maladie »!!

leur devons de les servir du mieux que faire se peut.

Certes, quand les gens vous tournent le dos, c'est frustrant, mais aucun engagement ne retient personne.

Docteur Guedj, un homme grassouillet, d'âge mûr, frisant la cinquantaine, à calvitie débutante et portant lunettes, arborant un continuel sourire de bonhomie, représente l'exemple même de la trajectoire aléatoire et angoissante liée à notre métier en dépit de l'idée contraire largement répandue.

Au début de ses années d'exercice, il jouissait d'une notoriété bien établie, le mettant à l'abri du besoin.

Il n'a jamais compris comment du jour au lendemain le vide s'est opéré autour de lui.

Je crois que tout médecin libéral vit dans l'angoisse plus ou moins térébrante de voir un jour ses salles d'attentes vides, paradoxalement après acquisition d'une expérience de terrain qu'aucune faculté n'est en mesure d'enseigner.

Contraint à l'*exil*, il a choisi une bourgade lointaine pour recommencer à zéro. Il déménage donc avec femme et enfants et tente tant bien que mal de se refaire.

Aux dernières nouvelles, il se porte mieux.



Il y a bien des années à présent, au tout début de la période universitaire, cela remonte à loin, déjà, des confrères appartenant à différentes missions étrangères assuraient les consultations dans les profondeurs du pays.

En aucun cas il n'était possible au malade de s'exprimer avec exactitude et décrire fidèlement ses souffrances. Cela se faisait par interprète de fortune interposé, l'infirmier en l'occurrence. Le message n'était pas forcément toujours conforme aux propos de l'intéressé.

On peut donc aisément imaginer la situation.

A ce sujet, une anecdote de l'époque me revient en mémoire. Un infirmier, ne sachant comment traduire au médecin chinois 'une puce', cause de démangeaisons chez ce patient, l'a décrite comme 'mari du pou, il est noir et il saute !!'

Une autre fois, une vieille dame, en consultations externes, rapportait à l'infirmier ses maux, des dorsalgies et des douleurs du flanc, fugaces, qui, à traduction littérale, « *Portes ouvertes au niveau du dos* » et « *un flanc qui brille* » deviennent incompréhensibles.

Embarrassé, l'infirmier demande à la patiente de revenir après avoir « changé sa maladie »!!

De nos jours, le problème de communication en soit ne constitue en rien un obstacle. Le malade a le loisir de s'exprimer dans les menus détails, dans sa langue propre. Les médecins, issus du terroir, sont en mesure même de comprendre les messages tacites et inexprimés. Seulement, le malade, là, paradoxalement n'arrive pas à décoder le message corollaire, dans le sens médecin-malade, basé essentiellement sur les possibilités d'assurer un suivi, et d'être pris en charge.

Le patient, particulièrement le chronique, entame souvent un marathon harassant, digne du parcours du combattant, à la recherche du 'bon' médecin, ou mieux, du médecin-miracle, qui le guérirait de son diabète, le débarrasserait de son hypertension, de ses rhumatismes... Dès la première consultation de surcroît !

On réclame, en un mot, au médecin, le miracle qu'il est le premier à vouloir voir se produire, refusent la notion de chronicité, et confondent limites de la médecine avec l'incompétence du docteur.

Certains patients, confiés au spécialiste pour avis ou pour un suivi, s'étonnent de voir toujours traîner après un an, deux ans, leurs maladies... On perçoit aisément la volonté du malade de guérir, mais aucune médecine ne

peut tout guérir, et l'objectif chez ces chroniques est de les équilibrer, d'empêcher ou de retarder l'apparition des complications.

Il nous faudrait encore de longues années d'information pour faire comprendre à nos malades la notion d'un bon suivi pour un équilibre plus ou moins parfait de certaines maladies chroniques qui posent problème et de réduire cette manie d'*essayer* à chaque fois un médecin différent, sans laisser parfois à aucun la possibilité du suivi de l'évolution, mettant toute insatisfaction du résultat sur le compte d'une incompétence, comme si la maladie, elle n'a pas son mot à dire.

La notion de médecin de famille existe chez très peu de gens.

Je me réjouis profondément quand je constate les fruits par l'investissement humain de mon village.

Des ingénieurs, des médecins, des enseignants... Des cadres dans différents domaines sont issus du village et sont capables d'apporter leur part de contribution dans l'amélioration de notre situation. Cependant, des freins incohérents empêchent cette logique.

Pourtant, aucun, à mon avis, n'est exigeant d'un confort matériel particulier ou

de privilège quelconque. Exigent tout juste de leur faire confiance et de les laisser faire leur travail.

Ce n'est guère aussi aisé que ça en a l'air. Combien de fois n'ai-je entendu moi-même un illettré dire à propos d'un architecte ou d'un ingénieur: « il n'a pas d'expérience, untel maçon s'y connaît mieux que lui... »

Ici, l'intellect est très dévalorisé...

Comme si les études n'ont pas été le fruit et la conclusion de longues expériences...

ⴰⴳⴰⴷⴰ

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Aujourd'hui, une figure de proue de l'histoire du pays, spécialement de la région est morte.

'Ammi' Ali, un Homme de grande carrure, imposante, cheveux grisonnants, figure emblématique de l'aube de novembre, n'est plus.

Il y a quelques jours, je lui ai rendu visite à l'hôpital, pour m'enquérir de l'évolution de sa maladie et demander l'avis du spécialiste de service, rentré tout frais de Lille.

C'était la dernière fois où je le vois vivant. Un tout petit personnage, dissous par la maladie, profondément enfoui dans un lit d'hôpital, à son chevet un parent veillait aux détails et dont la présence devait

contribuer à adoucir les derniers jours du mourant.

Deux ou trois semaines auparavant, ammi Ali est venu consulter. Il souffrait d'un catarrhe évocateur d'un syndrome grippal tout ce qu'il y a de typique. D'habitude, il répondait vite fait aux traitements administrés

Pas cette fois-ci.

Le traitement de première intention, bien conduit, s'est soldé par un échec sur toute la ligne. Aucune amélioration.

Un parcours vers la mort vient de commencer. Deux hospitalisations consécutives n'ont permis aucune amélioration de son état clinique, la dégradation de l'état de son état général se faisait fulgurante.

Un cancer broncho-pulmonaire rapidement évolutif a été évoqué.

Un fils de novembre est mort.

M. Ali G. était un homme humain, généreux et de principes. Singulièrement patriotique. Le drapeau est constamment accroché dans sa chambre.

Des hommes de cette trempe existent toujours en un seul exemplaire.

Personnellement, je ne connais pas les détails de son historique guerrier, mais je connais l'homme sur le plan humain. Intègre.

Un confrère spécialiste, Dr Hamizi, venu assister aux obsèques est habité par un même sentiment de désolation, car il l'a suivi de

très près, à son cabinet et à l'hôpital, jusqu'à l'ultime soupir.

Le cortège funéraire fût l'un des plus longs, des plus lents, que connut l'endroit. On ne connaissait pas d'ennemis au défunt.

Des hommes de toutes les couches sociales, de différentes appartenances partisans sont venues manifester un adieu tacite au méga homme.

De son vivant, quand on se rendait chez lui, les manifestations de générosité sont si patentes si bien qu'il est pratiquement impossible d'en sortir s'en déguster quelques cuillerées de miel, à la moindre des choses.

A sa mort, mon beau-père a pleuré. Longuement pleuré. Riche à millions, il proposa un transfert à l'étranger, à ses frais. Mais les médecins, les pauvres médecins, ne voyant de salut pour lui nulle part, confrontés au devoir de ménager l'entourage, se murent dans un silence et une négation qu'ils assument douloureusement.

Pleurer un homme de cette trempe ne suffit guère pour exprimer le regret de perdre un homme en acier, pur et dur, aimant les autres et son prochain, preuve personnalisé de bravoure et de témérité, de la portée des pertes causées à la région par la disparition progressive d'hommes qui ne se renouvelleront jamais, comme jadis, la nation a perdu Massinissa, Boumèdiène... et bien d'autres... irremplaçables.

Et la relève se contente d'être désolée. A quoi servirait l'exemple non suivi ?.

De triste mémoire de toubib, jamais je ne me suis senti aussi dérouté. Faire de mon mieux puis confier mon malade à plus compétent, pour ensuite le voir, en dépit de tout, nous glisser entre les mains, jusqu'à me demander à quoi servirait le métier des hommes en blanc brandissant un fanion de même couleur.

Je surveille actuellement de très près un malade souffrant d'un infarctus du myocarde étendu. Hadj ammar, homme pieu et ami de mon père de son vivant, risque à tout moment une complication inhérente à sa maladie. Je vie dans la hantise qu'au prochain appel, j'arriverais trop tard.

J'ai toujours en mémoire, vif et cuisant, le souvenir de la mort subite de Si M'hand Benmachiche, que les siens ont vu s'écrouler net alors qu'il secouait énergiquement une branche d'abricotier, provoquant un vague sentiment de vie inachevée. Son coeur, gravement atteint, imposait un repos démesuré pour ce sexagénaire constamment jovial et énergique.

Mon métier tend à me réduire à un parfait automate. Faire ce qu'il faut, au moment où cela s'entend, écrasant sentiments

et ressentiments, en continuelle guérilla intérieure : ai-je correctement agi en m'opposant au transfert jugé inutile de tel malade, auquel donner mon aval signifierait pour moi une démission de mes responsabilités... Mon geste est-il synchrone du stade de l'évolution de la maladie ? ? Tant d'interrogations... parfois sans réponses...

Conserver sa lucidité à des moments cruciaux est d'une grande difficulté, mais aussi d'une grande utilité, et surtout une fatalité...

Et quand bien même je suis chez moi, à la maison, à m'appartenir et à ma famille, occupant mon temps comme je l'entends, à tout moment, la sonnerie peut retentir, on peut frapper à la porte et m'annoncer un cas grave, ou bénin, selon, toujours est-il que je dois m'attendre à tout. Je suis en continuél état d'alerte, et à la longue, ça use. Je dois me débrouiller pour me créer des moments de relaxation complète me permettant de reprendre des forces et de pouvoir à nouveau faire face à toute éventualité.

Je me suis totalement investi pour cette population.

Quelque soit l'heure, quand un malade me sollicite, au détriment même de ma famille, je dois suspendre toute activité en cours pour servir et secourir.

L'un de mes voisins est menuisier. Une ruelle nous sépare.

Sa femme atteinte d'un cancer du sein métastasé me donne du pain sur la planche.

Fatma était une petite femme chétive, naïve, mère de deux garnements en bas âges, souffrait en silence et faisait du confort de ses enfants sa seule raison d'être.

Son état n'était guère réjouissant en dépit d'une prise en charge par le C.H.U de Constantine. Je sentais d'ores et déjà qu'elle m'échappait.

Différentes échographies objectivaient des métastases rapides au niveau du foie.

Un ictère massif et généralisé s'est rapidement installé.

Cette semaine Fatma s'est rendue chez ses parents, habitant au sud, les enfants sont restés livrés à eux-mêmes à T'kout.

De retour au village, après avoir pratiqué un artifice de la médecine populaire contre l'ictère, Fatma était soulagée d'avoir vécu une semaine auprès de son père, et de retrouver son foyer et ses enfants.

La méthode populaire en question consiste en l'application au niveau des narines de la malade de 'melon sauvage', ou d'une scarification du cuir chevelu sur laquelle est appliquée de la poudre d'artificier.

Aucune amélioration n'a été observée. Le contraire m'aurait étonné, quoique certains ictères, d'après la rumeur, parviennent à résolution suite à ces procédés. Résultat de cause à effet ou simple coïncidence ?

D'autres méthodes sont employées, leur acceptation étant facilitée par le désespoir du malade, qui n'a plus rien à perdre.

Ainsi, on chante les louanges du sanglier, dont la chaire consommée, ou l'application extemporanée du membre atteint dans l'abdomen de la bête éventrée, donnerait une guérison ? ?

J'ignore pourquoi on accorde tellement de crédits à ces pratiques.

Un autre 'traitement' populaire est d'usage.

La marmite de la 'Baraka', consistant à bouillir différentes herbes sauvages dans une

marmite en terre cuite, pendant deux heures sous terre. Ensuite on enduit la partie douloureuse avec la potion obtenue.

D'autres procédés sont en vogue, telle l'ingestion du lait de la méhari, ou parfois même ses urines...

Y a-t-il eu quelque part des améliorations de tumeurs bénignes, faisant l'amalgame entre toute sorte de tumeurs ? Car, dans les pratiques populaires, on distingue les tumeurs par « cancer mâle » et « cancer femelle ».

Ici, « *cancer* » signifie certainement tumeur.

Certes la médecine est née avec l'homme, mais le raisonnement scientifique n'étant pas à la portée du profane, je me demande comment s'érige-t-on en connaisseur là où les professionnels se déclarent vaincus pour l'instant.

Ainsi, une sombre médecine non point traditionnelle prend le pas sur le rationnel, provenant de je ne sais quelles origines...

On profite alors aisément de la croyance aveugle des gens et de la vulnérabilité des malades fragilisés par bien des facteurs pour leur proposer des thérapies par « la Rokia », consistant en des psalmodies de versets coraniques sans en respecter ni les règles qui la régissent édictées par les lois divines, ni les indications éventuelles, à commencer par les conditions requises chez celui qui prodigue de telles thérapies...

On me répond allègrement et avec vivacité que le prophète Mahomet pratiquait la « Rokia ».

J'en conviens et ne dis personnellement pas le contraire, mais qui peut, de nos jours prétendre avoir la pureté d'âme du prophète???

Certaines pratiques sont totalement dénuées de sens, voire même dangereuses, telles recouvrir un enfant fébrile, pour 'griller' la maladie, particulièrement en cas de rougeole... L'enfant est alors exposé à des convulsions, les couvertures empêchant toute dissipation de la chaleur.

Les fractures réduites grâce à des attelles renfermant un mélange de substances dites à vertus médicinales, sans contrôle radiologique, sont à l'origine de bien des complications.

Aujourd'hui, après deux ou trois jours d'inanition absolue, Fatma se retrouve dans un état général totalement altéré, avec atteinte des facultés intellectuelles en plus des douleurs térébrantes qu'elle supporte tant bien que mal.

J'ai vainement tenté d'installer une perfusion, histoire d'améliorer un brin son état.

Ses bras frêles, à la peau jaune-citrin, desséchée, recouvrant les os, saillants, l'abord veineux s'est avéré laborieux et peu solide me réduisant d'avantage à l'impuissance.

Son père, espérant toujours, me prit à l'écart et me demande mon avis.

Je n'ai rien dit.

Les jours qui passaient éloignaient à vue d'œil Fatma de ce monde.

Repliée dans une position de fœtus, blottie au fond du matelas à même le sol, elle a perdu toute notion du temps et de l'espace. Elle était déconnectée, et ne ressentait plus ses douleurs.

A son chevet, ma femme dont elle appréciait la présence.

Atika, ma femme s'est occupée pendant plusieurs mois de Fatma, de son ménage et de ses enfants, dans les tâches de tous les jours et l'assistait dans la douleur. Fatma était sa malade.

Un élan de compassion né du désespoir animait ma femme dans le but de la soulager et lui faciliter la transition.

18 Avril :

Fatma a rendu le dernier soupir, après une longue agonie.

De telles circonstances me laissent toujours un arrière-goût d'amertume mitigé du sentiment d'une vie sans intérêt.

Un jour, ça sera mon tour d'agoniser et de passer au passé comme si jamais je n'avais existé.

C'est à ces moments là que le sens de la vie m'échappe.

Naître, vivre, souffrir, puis disparaître...

Tout étant fugace quelqu'en soit la durée, rien n'est donc important.

Devant la mort, tout devient superflu et caduque.

J'abdique et je capitule.

Je m'interroge ensuite sur le rôle du médecin parmi ses semblables.

Dans bien des cas, comme j'ai maintes fois l'occasion de l'observer, les parents directs du malade parviennent à un point culminant de leur tolérance et à l'acmé de leur acceptation d'être disponible pour l'autre. 'j'en ai marre' ouï-je dire souvent.

Par contre, je dois comprendre ce parent las, et de puiser des forces quelque part pour ne pas avoir marre moi-même. Car là, je souffre d'avantage, quand en ma qualité de médecin, l'état actuel des choses ne permet pas grand chose pour soulager certains malades, besoin dont l'entourage est dispensé, en son âme et conscience. Le mari retrouve un soulagement et une relative paix intérieure dès l'instant où il fait appel au docteur. Ce dernier doit refouler sa frustration quand il constate son impuissance conjugée à son devoir de ne pas faire perdre espoir.

Le mari arrive à en avoir marre.

Je trouve cela bénéfique et positif quelque part, la perte du malade, considérée comme une délivrance lui causerait peu de chagrin. Seuls, les enfants vont être privés à vie, d'une chaleur maternelle à laquelle aucun verbe ne saurait rendre hommage.

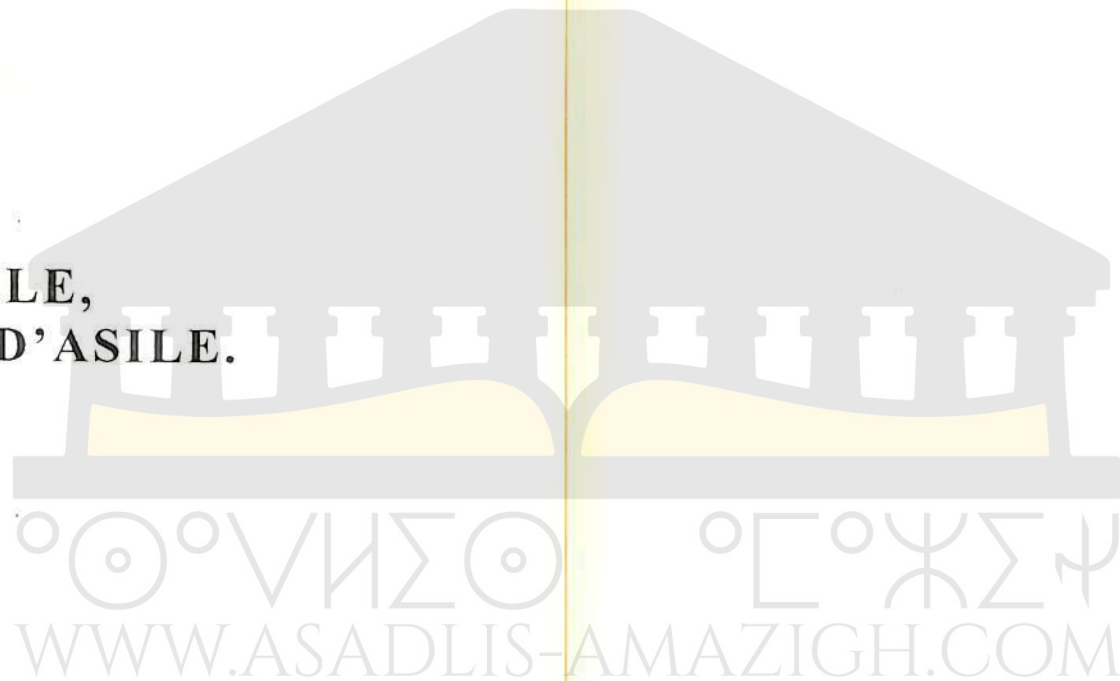
Bien des maladies tuent. La vie même tue, à la fin. Une vie qui a besoin de la mort pour se donner une importance. On en arrive à terme un jour ou l'autre. Histoire de sursis. Mais l'enseignement qu'apporte un cancéreux au bien portant est singulier.

Fatma n'est plus. De son vivant, on était presque déjà habitué à sa mort.

Fatma est morte. Mais la vie après elle ne l'est pas.



**ASILE,
TERRE D'ASILE.**



... D'un pas traînant, une démarche mal assurée, rappelant vaguement celle d'un ivrogne, une silhouette recouverte de haillons, chemine au loin, sur la grande rue.

C'est Rachid.

Rachid est un habitant du village, atteint d'une schizophrénie, a connu l'internement dans des centres psychiatriques divers.

A l'époque de mon externat, l'interne qui s'occupait de Rachid au sein du service du professeur Bensmaïl était frappé par l'acuité de son intelligence et son sens de la logique cartésienne.

En hospitalier, la maladie de Rachid régressait fort bien jusqu'à croire en une parfaite guérison.

Mais à sa sortie, de retour au village, ni le milieu familial, ni l'entourage extérieur, ne lui fournissaient le complément indispensable de compréhension.

On l'appelait Rachid 'abehloul', le fou.

A présent, il est tombé dans une déchéance désespérée, son père ayant déjà tout fait pour son fils, se limite à tenter de limiter ses vagabondages.

Des cas similaires pilulent.

Rachid est devenu amorphe, la tête constamment penchée d'un côté, le faciès affichant de permanents rictus et tics, la

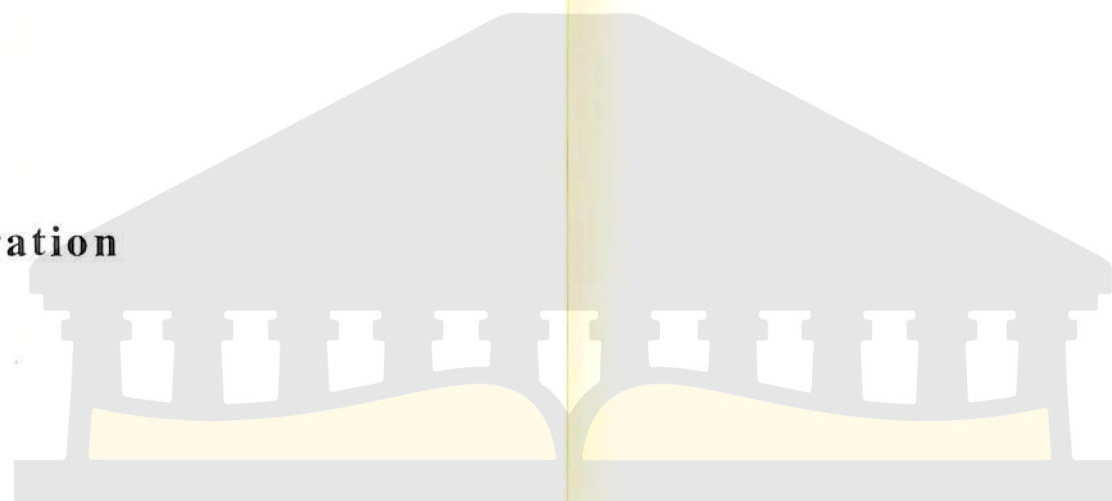
morve qu'il essuie souvent de sa manche de veste ou de chemise, toujours au nez, il arpente le village dans tous les sens.

Parfois il devient agressif, et constitue alors un danger pour lui-même et pour les tierces.

Hamid, un jeune villageois, au visage pléthorique et osseux, est aussi un de ces malades, dont certaines paroles renferment une sagesse, une rigueur militaire et une honnêteté dont sont dépourvues les soi-disant normaux...

Ces cas sont nombreux, d'authentiques parias en marge de la société, et certains ont fini par mettre fin à leurs vies qu'ils jugent sans doute ne valant pas la peine d'être vécues, pourtant, à les voir, on doit remercier le ciel d'avoir le cerveau et l'esprit intègres, la tête sur les épaules et le cerveau bien dans la tête, et cesser de se sentir malheureux pour moins que ça.

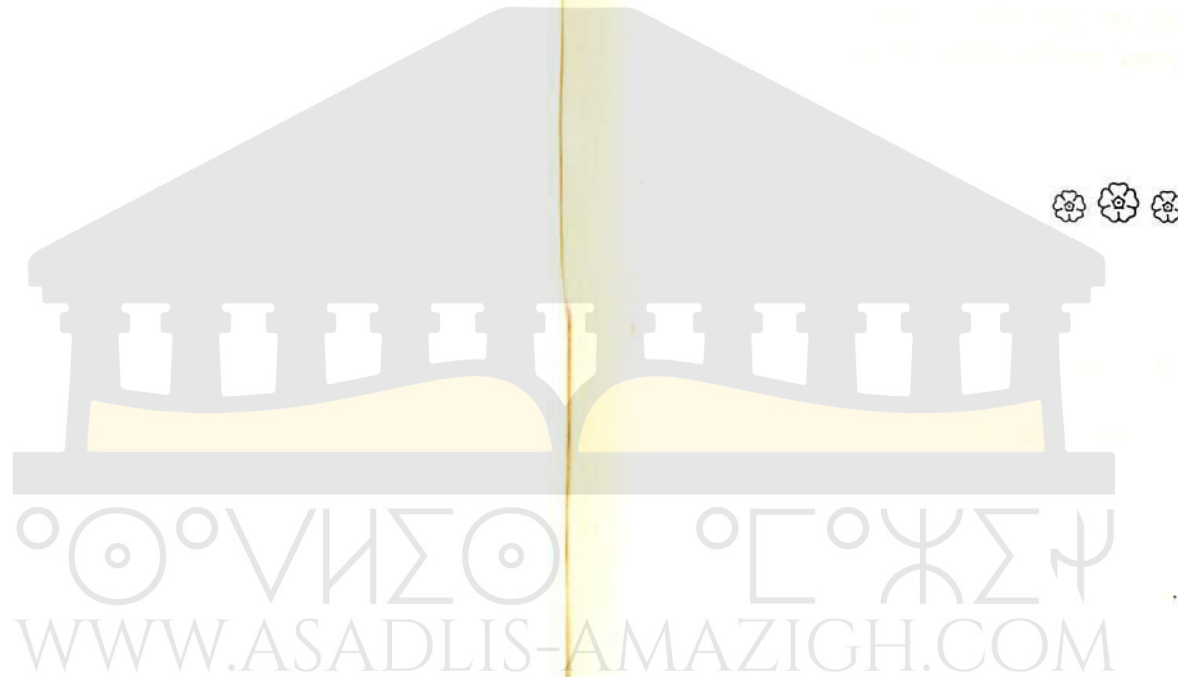
Expiration



°°∇HΣ°° °°⊔Σψ
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Dès sa naissance, l'être aspire au bonheur, et en fait son cheval de bataille toute sa vie durant, son ultime objectif, mais ce qui échappe souvent, c'est qu'il n'y a pas plus grand bonheur que celui que l'on éprouve chez soi.

Ouf !... de soulagement...



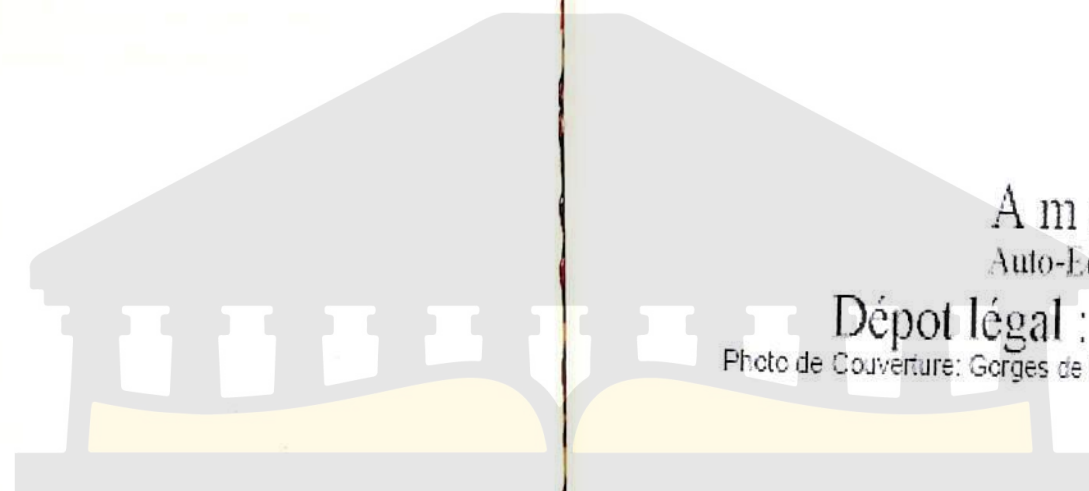
...pourchassé par la douleur, allait et venait par petits pas saccadés dans le living, légèrement courbé en avant dans une posture sans doute relativement antalgique, une parka vert-olive sur les épaules, et un bonnet en laine négligemment disposé sur le crâne dégarni...

Amis lecteurs

Adressez vos cybercritiques sur Internet:

http://www.amrir_2000_Dz@yahoo.fr

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



A m r i r

Auto-Edition

Dépot légal : 1358-2002

Photo de Couverture: Gorges de Tighanimines Par B. Rahmani

°°°VHΣ°°° °°°Σ°°°
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



... Pourchassé par la douleur, allait et venait par petits pas saccadés dans le living, légèrement courbé en avant dans une posture sans doute relativement antalgique, une parka vert-olive sur les épaules, et un bonnet en laine négligemment disposé sur le crâne dégarni ...